

R. L. STINE

Chair de poule®

**L'ÉCOLE
HANTÉE**



PASSION DE LIRE



BAYARD POCHE

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Chair de poule.®

L'ÉCOLE HANTÉE

R. L. STINE

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR SOPHIE ALBERT

PASSION DE LIRE



BAYARD POCHE

Une main invisible m'agrippa et m'arracha à l'échelle. Je gesticulai quelques instants dans le vide avant d'atterrir lourdement au beau milieu du gymnase. Le choc brutal m'assomma à moitié, et il me fallut plusieurs secondes pour retrouver mes esprits. Au moment où je me redressais, j'aperçus Ben Jackson qui pouffait de rire. Bethy Halpert se précipita vers moi, après avoir remis son tube de rouge à lèvres dans son sac à main.

- Tout va bien, Tommy ? me demanda-t-elle, l'air inquiet.

- Ouais, super, grommelai-je. Je voulais juste voir si le sol du gymnase était dur.

- À mon avis, il n'est pas aussi costaud que ta tête, dit Ben en riant. Et maintenant que tu l'as abîmé, il va falloir que tu le rembourses.

- Ha-ha, très drôle, fit Bethy en lui lançant un regard plein de reproche.

Puis elle se tourna vers moi et m'attrapa par le bras pour m'aider à me relever.

Une fois de plus, je venais de me ridiculiser. Pourquoi étais-je toujours si empoté ! Aucune main invisible, bien sûr, n'était responsable de ma chute. J'étais tout simplement tombé comme à chaque fois que je grimpe sur une échelle. Je n'avais vraiment pas de chance. Je venais tout juste de rencontrer Bethy et Ben et, au lieu de me montrer sous mon meilleur jour, je leur faisais une démonstration fracassante de ma maladresse. Se faire des amis est si difficile quand on arrive dans un nouveau collège ! C'est pour cette raison que je m'étais porté volontaire pour faire partie du comité de décoration de la salle du bal...

Mais je crois qu'il serait plus simple que je raconte mon histoire depuis le commencement.

Je m'appelle Tommy Frazer, j'ai douze ans et je suis en sixième. Mes parents sont divorcés. Au mois de septembre, un peu avant la rentrée des classes, mon père s'est remarié et ma famille est venue s'installer à Bell Valley. Les événements se sont enchaînés si vite qu'avant de réaliser ce qui m'arrivait j'étais devenu le petit nouveau du collège. Entouré d'inconnus, et vivant sous le même toit qu'une autre inconnue : ma belle-mère. C'est dur de découvrir à la fois une nouvelle école, une nouvelle maison et... une nouvelle mère !

Mes premiers jours à l'école furent très pénibles. Les élèves restaient entre eux et aucun ne semblait

se préoccuper de ma présence. Moi, je me sentais incapable d'aborder quelqu'un pour lui demander, l'air décontracté, s'il voulait être mon ami. Mais, heureusement, la semaine suivant la rentrée, Mme Borden, le proviseur, avait interrompu notre cours de mathématiques pour annoncer qu'elle recherchait des volontaires pour décorer la salle du bal. J'avais aussitôt levé la main, certain d'avoir enfin trouvé le moyen de me faire des amis. À présent, je me demandais si c'était vraiment une bonne idée et si je n'aurais pas pu éviter cette belle occasion de passer pour un imbécile.

- Tu veux aller à l'infirmerie ? demanda Bethy en m'observant avec attention.

- Pour quoi faire ? répondis-je fièrement, feignant d'ignorer ce qui venait de se produire.

- De toute façon, il est trop tard, dit Ben en regardant sa montre. L'infirmière est sûrement partie. À cette heure-ci, nous devons être les seules personnes encore présentes dans le bâtiment.

Bethy agita gracieusement sa chevelure blonde.

- Reprenons le travail, lança-t-elle sur un ton enjoué en ouvrant son sac à main.

Elle en sortit des cosmétiques et étala une épaisse couche de rouge sur ses lèvres déjà colorées. Puis elle appliqua de la poudre orangée sur ses joues avec une petite brosse. Ben secoua la tête sans dire un mot. Apparemment il ne comprenait pas les manies de Bethy, et il n'était pas le seul. La veille, j'avais

surpris des élèves en train de se moquer d'elle à cause de son maquillage. Une fille l'avait comparée à un personnage de carnaval, et un garçon avait prédit que, grâce à ses talents de peintre, elle serait sans doute bientôt admise à l'école des Beaux-Arts. Tout le monde s'était mis à rire à gorge déployée.

Bethy, sans doute habituée à ce genre de sarcasmes, n'avait pas semblé prêter attention à leur discussion. Un peu plus tôt, j'avais entendu d'autres élèves lui reprocher de passer son temps à s'admirer et d'être trop fière de son apparence. Personnellement, je la trouve sympa et très jolie et, contrairement à elle, je pense qu'elle n'a pas du tout besoin de maquillage pour être séduisante.

Bethy et Ben se ressemblent beaucoup. Bien qu'ils n'aient aucun lien de parenté, on dirait qu'ils sont frère et sœur. Ils sont tous deux grands et minces avec des yeux bleus et des cheveux blonds bouclés. Moi, je suis petit et un peu potelé. Mes cheveux sont bruns et j'ai des épis plein la tête. Je peux faire tous les efforts imaginables pour essayer de me coiffer, j'ai toujours l'air de quelqu'un qui sort du lit. Ma belle-mère dit que je pourrais être mignon si je perdais mon allure de gros bébé. Mais, à vrai dire, je ne suis pas sûr que ce soit un compliment. Bref, après ma chute ridicule, Bethy, Ben et moi recommençâmes à peindre des panneaux et des banderoles pour décorer les murs du gymnase. La pancarte que je confectionnais avec Bethy clamait : « Bell Valley s'éclate ! »

« Dansez jusqu'à en vomir ! » était le slogan choisi par Ben. Mme Borden ne l'avait pas apprécié quand elle était venue dans le gymnase pour jeter un coup d'œil sur notre travail, au grand regret de notre camarade, qui dut le transformer en un moins original « Bienvenue à tous ! »

- Ben, où est passée la peinture rouge ? demanda soudain Bethy.

Il était occupé à peindre un B avec un gros pinceau.

- Quoi ?

Bethy et moi étions assis par terre, en train de tracer en noir les lettres de notre message. Elle sauta sur ses pieds et lança à Ben un regard agacé.

- Tu ne l'as pas apportée ? Je ne vois que du noir.

- Et ça, qu'est-ce que c'est ? s'exclama Ben en désignant un tas de pots empilés sous le panier de basket.

- Rien que de la peinture noire. Je t'avais pourtant demandé du rouge pour peindre l'intérieur des lettres. Au cas où tu l'aurais oublié, le rouge et le noir sont les couleurs du collège !

- La barbe ! marmonna Ben. Je n'ai aucune envie de remonter en chercher. La salle de travaux manuels est au troisième étage.

- Ne bougez pas, j'y vais ! m'écriai-je alors sur un ton enthousiaste.

Bethy et Ben interrompirent brusquement leur discussion et se tournèrent vers moi, surpris.

- Enfin... je veux dire que ça ne me dérange pas du tout d'y aller, ajoutai-je. J'ai envie de faire un peu d'exercice.

- Toi, tu es vraiment tombé sur la tête, plaisanta Ben.

- Tu sais où est la salle de travaux manuels ? demanda Bethy.

- Oui, je crois. Il faut passer par l'escalier de derrière, c'est ça ?

Bethy hocha la tête. Ses cheveux blonds ondulaient gracieusement à chaque fois qu'elle bougeait la tête.

- Oui. Tu montes au troisième, tu traverses le hall, tu tournes à droite, puis encore à droite, et c'est tout au fond du couloir.

- Pas de problème, répondis-je.

Je me dirigeai à petites foulées vers la porte du gymnase.

- Ramène au moins deux pots, me cria Bethy.

- Et prends-moi un Coca au passage, ajouta Ben en riant.

Dans l'espoir d'impressionner Bethy, j'accélérai l'allure et me mis à courir en direction de la sortie. Je me projetai violemment contre les panneaux de la porte battante... et percutai de plein fouet une fille qui se trouvait dans le hall.

- Hé ! hurla-t-elle, surprise.

Nous tombâmes tous les deux par terre. Après quelques instants, je me remis debout.

- Désolé, parvins-je à dire d'une voix étranglée.

Je lui tendis la main pour l'aider à se relever, mais elle me repoussa, furieuse. Quand elle se fut redressée, je m'aperçus qu'elle faisait au moins trente centimètres de plus que moi. Elle était excep-

tionnellement grande et baraquée - elle ressemblait aux catcheuses que j'avais vues une fois à la télévision. Ses cheveux blonds très clairs, presque blancs, cachaient en partie son visage. Elle se tourna soudain vers moi et me foudroya de ses yeux gris acier.

- Je suis désolé, répétai-je en reculant instinctivement.

Menaçante, elle fit un pas dans ma direction. Elle était entièrement vêtue de noir. Son regard glacial me figea. Elle paraissait vraiment de très mauvaise humeur. Et, à présent, elle n'était plus qu'à quelques centimètres de moi.

- Que... qu'est-ce que tu vas faire ? bégayai-je.

Tétanisé, je me plaquai contre le mur.

- Qu... qu'est-ce que tu vas faire ? répétais-je d'une voix angoissée.

- Rentrer chez moi, si tu n'y vois pas d'inconvénient, grommela la fille.

Sur ces mots, elle fit demi-tour et s'éloigna dans le couloir, les poings serrés.

- Je t'ai dit que j'étais vraiment désolé, lui criai-je tandis qu'elle disparaissait dans les escaliers.

Une sensation de malaise m'envahit. Je ne pouvais chasser de mon esprit le souvenir de ses mystérieux yeux gris. N'ayant pas la moindre envie de me trouver de nouveau nez à nez avec elle, je lui laissai le temps de quitter le bâtiment, puis je gravis à mon tour l'escalier. Il me sembla qu'un nombre infini de marches me séparait du dernier étage. À chaque palier, des couloirs semblables à de longs tunnels sombres se déployaient devant mes yeux. Je n'étais pas rassuré.

Depuis la collision avec cette fille étrange, mes jambes me portaient difficilement. Me retrouver seul dans cet endroit sinistre me donnait des frissons. J'avais vraiment hâte d'en finir et de rejoindre les autres dans le gymnase.

Enfin, j'arrivai au troisième étage. À bout de souffle, je m'engageai dans le hall vide en fredonnant un de mes airs favoris pour calmer mon inquiétude grandissante. Ma voix, qui me semblait caverneuse, résonnait au milieu des longues rangées d'armoires métalliques bordant les murs. Je cessai bientôt de chanter. Suivant les indications de Bethy, je tournai à droite et passai successivement devant une salle des professeurs, une salle d'informatique puis une enfilade de pièces désertes.

Je tournai une nouvelle fois sur ma droite et pénétrai dans un couloir étroit. Le parquet craquait à chacun de mes pas. Je m'arrêtai enfin devant une porte ornée d'un petit panneau écrit à la main indiquant : Travaux manuels.

Au moment où j'allais appuyer sur la poignée, quelque chose me fit subitement suspendre mon geste.

Des voix retentirent, provenant de l'intérieur de la pièce.

Le cœur battant, je tendis l'oreille. Ma main serra un peu plus fort la poignée. Sans comprendre les paroles prononcées, j'entendais un garçon et une fille qui parlaient tout doucement. Leurs voix me rappelaient étrangement celles de Bethy et de Ben.

« Qu'est-ce qu'ils fabriquent ici ? me demandai-je, surpris. Pourquoi m'ont-ils suivi ? Et comment ont-ils fait pour arriver avant moi ? »

J'ouvris la porte en grand et pénétrai dans la pièce :

- Eh, les gars ! Qu'est-ce que vous faites ici ?

Je n'en crus pas mes yeux : l'endroit était totalement désert !

- Il y a quelqu'un ?

Personne ne répondit. Je jetais des coups d'œil furtifs tout autour de moi. La lumière dorée de la fin d'après-midi filtrait à travers les baies vitrées et inondait les tables impeccablement alignées. Des poteries séchaient sur le rebord des fenêtres.

- Bizarre, marmonnai-je en secouant la tête. Je suis pourtant certain d'avoir entendu des chuchotements ! Je me dirigeai rapidement vers le fond de la pièce et ouvris brusquement la porte de la petite remise à fournitures.

- Je vous ai bien eus ! m'écriai-je joyeusement, pensant déjouer un tour préparé par mes camarades. Mais là non plus il n'y avait personne !

« Est-ce que j'entends des voix ? Ma chute de tout à l'heure était peut-être grave ! »

Je scrutai l'intérieur de la pièce. Des étagères chargées de matériel à dessin recouvraient le mur du fond. J'aperçus des pots de peinture rouge. Au moment où j'allais en saisir un, le rire de la fille me fit stopper net. La voix du garçon lui fit aussitôt écho. Il parlait à toute allure et semblait très agité. Je ne comprenais pas un seul mot de ce qu'il disait.

Je me retournai brusquement vers la salle de classe.

- Où êtes-vous ? appelai-je.

Le silence était total. Je coinçai un pot de peinture sous mon bras avant d'en attraper un deuxième. À cet instant précis, les voix reprirent.

- Ce n'est pas drôle. Où êtes-vous cachés ?

Aucune réponse ne vint.

« Ils doivent être dans la pièce d'à côté. C'est la seule explication. »

Je déposai la peinture sur le bureau du professeur et me glissai dans le couloir. Je passai la tête dans l'embrasure de la porte de la salle suivante et regardai à l'intérieur. C'était une sorte de débarras. De grands cartons barrés d'étiquettes F R A G I L E étaient empilés les uns sur les autres. Je jetai un rapide coup d'œil dans la pièce située de l'autre côté du couloir. Elle aussi était vide. En revenant dans la salle de travaux manuels, j'entendis à nouveau l'étrange dialogue. À présent, la fille poussait des cris. Et le garçon s'y mettait à son tour. Leurs voix étouffées, comme lointaines, semblaient appeler à l'aide. Ma gorge se noua et mon cœur se mit à battre à coups redoublés.

« Qui peut se moquer de moi ? Les cours sont finis depuis longtemps. Le bâtiment est entièrement vide. Alors qui peut être encore ici ? Et pourquoi est-ce que je ne trouve personne ? »

- Ben ? Bethy ? appelai-je. Vous êtes là ?

Ma voix résonna dans la salle, et mes questions restèrent sans réponse. Je pris une profonde inspiration et m'emparai des deux pots de peinture.

« Je n'ai qu'à les ignorer », décidai-je tout en regagnant le couloir.

Je m'y engageai dans l'espoir d'apercevoir enfin mes amis. Soudain, devant moi, une ombre apparut dans l'entrebâillement d'une porte. Je me figeai, les yeux écarquillés.

- Qui... qui est là ? demandai-je d'une voix tremblante.



Tirant derrière lui un gros aspirateur, un homme sortait d'une salle, tête baissée. Il était vêtu d'un uniforme gris et tenait serré entre ses dents un mégot de cigarette éteint.

C'était le gardien du collège. Il passa devant moi sans me prêter attention, puis entra dans la salle suivante. Je poussai un soupir de soulagement et repris mon chemin vers l'escalier. Tandis que je commençais à descendre, je remarquai un grand panneau collé sur le mur. Des affichettes concernant la vie du collège y étaient épinglées.

« Il y a quelque chose qui cloche ici », réalisai-je soudain.

Je ne me souvenais absolument pas d'avoir vu ce panneau en montant. Je me retournai et levai les yeux vers le haut des marches. « Ai-je emprunté le mauvais escalier ? Est-ce que celui-ci mène aussi au gymnase ? Eh bien, il n'y a qu'une seule manière de le savoir ! » tranchai-je.

Je poursuivis donc ma descente, les pots de peinture serrés contre ma poitrine. Mais, à ma grande surprise, l'escalier s'arrêtait au deuxième étage.

Un grand hall s'ouvrait devant mes yeux. Je regardai attentivement autour de moi, espérant trouver un autre escalier qui me conduirait au rez-de-chaussée. Mais je ne vis qu'une succession de salles de classe et de longues rangées d'armoires métalliques.

Je posai les pots par terre et étirai les bras pour soulager mes muscles. Puis je m'engageai dans le hall, chargé de nouveau des fournitures. Mes pas résonnaient à mes oreilles.

Machinalement, je jetais un coup d'œil à travers les portes vitrées devant lesquelles je passais.

Soudain, mon cœur manqua un battement ! Derrière une vitre, un squelette m'adressait un sourire amical. Il me fallut plusieurs secondes pour réaliser que je me trouvais devant une salle de sciences naturelles. Je tournai la tête et, à ce moment précis, aperçus un chat noir qui traversait le couloir et se faufilait tout au bout de la rangée d'armoires. Je me dirigeai vers sa cachette et trouvai... un bonnet de ski noir.

- Mais... qu'est-ce qui m'arrive ? m'écriai-je.

Je n'aurais jamais pensé que déambuler dans un collège désert puisse être aussi angoissant. J'empruntai un nouveau couloir vide. Toujours pas d'escalier en vue.

« Ben et Bethy vont croire que je me suis perdu, pensai-je. Et... ils auront raison. Je ne sais plus où je suis. »

Je passai devant une vitrine où étaient exposés des trophées sportifs soigneusement astiqués. Elle était surmontée d'un fanion rouge et noir clamant « Allez, les Bisons ! » Je souris en pensant que notre équipe sportive, les Bisons de Bell Valley, portait le nom d'un animal très lent et, de plus, en voie de disparition. Quel choix étrange ! Je poursuivis mon chemin, imaginant de nouvelles appellations. Les Hippopotames de Bell Valley... les Phacochères de Bell Valley... Ça, c'était plutôt drôle ! Soudain, je m'arrêtai de rire. J'étais arrivé tout au bout du couloir, dans un cul-de-sac. J'étais entouré de portes fermées. Y en avait-il une qui donnait sur un escalier ? « Je n'aurais jamais dû me porter volontaire pour aller chercher cette peinture, me reprochai-je. Le collège est beaucoup trop grand, je suis incapable de me repérer. »

À quelques pas de moi se trouvaient deux portes, différentes de celles que j'avais vues jusque-là.

Je poussai le battant de l'une d'elles et entrai en trébuchant dans une grande pièce mal éclairée.

- Où suis-je ? m'écriai-je.

Plissant les yeux pour tenter de distinguer quelque chose dans l'obscurité, j'aperçus soudain un groupe de garçons et de filles, les yeux braqués sur moi !

Ils me regardaient fixement. Ils étaient si raides et si calmes... On aurait dit des statues. Je réalisai soudain que c'était le cas ! Au moins deux douzaines d'enfants pourvus d'yeux en verre et affichant des moues sévères me dévisageaient. Les garçons portaient des vestes et des cravates, tandis que les filles étaient vêtues de jupes très longues, qui descendaient jusqu'aux chevilles. Ces vêtements démodés leur donnaient l'air de sortir tout droit d'un vieux film.

Après avoir posé les pots de peinture sur le sol, je m'avançai prudemment vers le centre de la pièce. J'étais fasciné par l'aspect de ces statues. Elles paraissaient presque... vivantes.

Je me dirigeai vers un garçon qui semblait avoir le même âge que moi et touchai la manche de sa veste. Son vêtement n'était pas en pierre ni en plâtre ! C'était du vrai tissu.

Il faisait si sombre qu'il m'était difficile de distinguer nettement les choses. Je plongeai la main dans la poche de mon pantalon et en sortis mon briquet. Je l'allumai et approchai la flamme du visage du garçon. Sa peau, marquée d'une petite cicatrice sous le menton, avait une apparence si réelle que je ne pus m'empêcher de la toucher. Façonnée dans une sorte de plâtre, elle était douce et fraîche. J'éteignis mon briquet et le rangeai dans ma poche.

Je me dirigeai ensuite vers la statue d'une fille grande et mince, vêtue d'un pull et d'une longue jupe droite. L'expression de son visage était terriblement triste. Je serrai sa main froide et plongeai mon regard dans ses yeux sombres et brillants. Ils paraissaient me fixer intensément.

« Pourquoi aucune de ces statues n'affiche-t-elle un sourire ? me demandai-je. Que font-elles ici ? Qui a pu les cacher dans cet endroit ? »

Je revins sur mes pas et aperçus un panneau collé derrière la porte. Je parcourus rapidement l'inscription en lettres capitales : ÉLÈVES DE 1948.

Je n'en croyais pas mes yeux. Je relus l'inscription, puis me retournai vers le groupe de statues.

C'est alors que l'une d'elles m'interpella d'une voix stridente :

- Que fais-tu ici ?



Les cheveux se dressèrent sur ma tête.

- Que fais-tu ici ? répéta la voix.

Tétanisé, je pivotai sur mes talons et découvris... une petite femme plutôt potelée aux boucles brunes et au visage rond et jovial. Elle se tenait sur le pas de la porte. C'était Mme Borden, le proviseur.

- Mais... vous n'êtes pas une statue ! laissai-je échapper.

Elle avança dans la pièce, son bloc-notes sous le bras.

- Non, effectivement, me répondit-elle sans m'adresser le moindre sourire.

Elle jeta un rapide coup d'œil sur les deux pots de peinture posés par terre, puis se planta en face de moi et me regarda droit dans les yeux.

Je ne la connaissais pas très bien, mais des élèves m'avaient dit qu'elle était sympathique.

- Tommy, je pense que tu as dû t'égarer, dit-elle à voix basse.

- Oui, je me suis égaré.
- Où devrais-tu te trouver en ce moment ? me demanda-t-elle en serrant son bloc-notes contre sa poitrine.
- Dans le gymnase.

Un sourire éclaira enfin son visage.

- Tu en es vraiment loin. Nous sommes à deux pas de l'entrée de l'ancien collège. Le gymnase est dans le nouveau bâtiment, tout à fait à l'opposé d'ici, dit-elle en m'indiquant la direction avec son bloc-notes.
- J'ai pris le mauvais escalier. Je revenais de la salle de travaux manuels et...

- Ah oui, c'est vrai. Tu fais partie du comité de décoration de la salle du bal, m'interrompit-elle. Je vais te montrer comment faire pour redescendre. Je me tournai instinctivement vers les statues. On aurait dit qu'elles écoutaient avec attention notre conversation.

- Qu'est-ce que c'est que cette pièce ? demandai-je, incapable de me résoudre à quitter les lieux sans en savoir davantage.

Mme Borden posa la main sur mon épaule et se mit à me pousser fermement vers la porte.

- C'est un endroit privé, dit-elle sèchement.
- Mais qu'est-ce que ça signifie ? insistai-je. Qui sont ces garçons et ces filles ? Ils semblent si réels... Ignorant mes questions, Mme Borden accéléra le pas. Après avoir saisi au passage les pots de peinture, je me tournai vers elle. L'expression de son visage avait radicalement changé. Les yeux perdus

dans le vague, elle commença à parler, presque en murmurant :

- C'est une histoire vraiment triste, Tommy. Ces élèves furent les premiers inscrits au collège de Bell Valley.

- En 1948, dis-je en désignant le panneau accroché derrière la porte.

D'un signe de la tête, le proviseur acquiesça :

- Oui, il y a une cinquantaine d'années. Ils étaient vingt-cinq élèves en tout. Et un jour... un jour ils ont disparu.

- Quoi ?

Le choc de cette révélation me fit lâcher d'un coup mes fournitures.

— Ils se sont évaporés, Tommy, poursuivit Mme Borden en tournant les yeux vers les statues. Pfuit ! évaporés... Ils étaient tous au collège, et en quelques instants ils ont disparu... pour toujours. On ne les a jamais revus.

- Mais, enfin..., bafouillai-je.

Je ne savais pas quoi dire. Comment vingt-cinq élèves pouvaient-ils se volatiliser sans laisser la moindre trace ? C'était inimaginable !

Mme Borden poussa un soupir :

- Ce fut une terrible tragédie. Et un mystère total. Les pauvres parents, le cœur brisé par ce drame, ont demandé la fermeture définitive du collège. Et l'ancien bâtiment est resté vide depuis ce jour horrible. À ces mots, sa voix s'étrangla.

- Et toutes ces statues ? demandai-je.

- Un artiste de Bell Valley a voulu rendre hommage à ces garçons et à ces filles, me répondit, peinée, Mme Borden. Pour réaliser ces œuvres, il a utilisé une photographie faite au collège, sur laquelle ils étaient tous réunis.

Je regardai avec attention les figures silencieuses qui m'entouraient. Des élèves. Des élèves disparus étrangement.

- Bizarre, murmurai-je entre mes dents.

Je repris la peinture tandis que le proviseur ouvrait la porte.

- Je n'ai pas fait exprès de venir ici, m'excusai-je. Je ne savais pas...

- Ce n'est pas grave. Je sais que ce bâtiment est très grand et qu'on s'y perd facilement.

Je sortis le premier dans le hall tandis qu'elle refermait doucement la porte derrière nous.

- Suis-moi, ordonna-t-elle.

Elle se mit à marcher à vive allure à travers les couloirs, et je devais faire des efforts pour la suivre.

Nous tournâmes sur la droite. Ses talons frappaient le plancher tandis que son bloc-notes se balançait au bout de son bras. Je devais à présent courir à petites foulées pour ne pas me faire distancer. Nous tournâmes une nouvelle fois sur la droite et pénétrâmes dans un hall aux murs tapissés de carreaux jaune vif.

- Voici l'escalier qui te conduira au gymnase, m'annonça Mme Borden en m'indiquant le chemin.

Elle m'adressa un large sourire. Je la remerciai et

me dépêchai de partir : j'étais impatient de regagner le gymnase. J'espérais que Bethy et Ben ne m'en voudraient pas d'avoir mis tant de temps. J'avais hâte de les interroger et de connaître tout ce qu'ils savaient sur la disparition mystérieuse des élèves de l'année 1948.

Je descendis l'escalier quatre à quatre. À présent je reconnaissais tout ce qui m'entourait. Je passai en courant devant la cantine et me dirigeai vers le gymnase, à l'extrémité du hall. J'ouvris les portes battantes d'un coup d'épaule et entrai en trombe dans la salle.

- Je suis revenu, criai-je. Je...

Les mots moururent dans ma gorge.

Bethy et Ben étaient étendus sur le sol, inanimés.



- Oh, noooooon ! hurlai-je, horrifié.

Les pots de peinture m'échappèrent des mains et tombèrent par terre avec fracas. L'un d'eux roula et me fit trébucher au moment où je me précipitais vers mes amis.

- Bethy, Ben !

À ma grande surprise, ils levèrent tous les deux la tête vers moi, le sourire aux lèvres. Ben poussa un bâillement sonore.

- Nous en avons tellement assez de t'attendre que nous nous sommes endormis, me lança Bethy.

Très fiers de leur blague, ils se levèrent en pouffant de rire. Dès qu'elle fut debout, Bethy se précipita vers son sac à main, sortit son tube de rouge à lèvres et arrangea son maquillage.

L'air goguenard, Ben planta ses yeux dans les miens :

- Tu t'es perdu, pas vrai ?

J'acquiesçai à contrecœur :

- Oui, et alors ? Il n'y a pas de quoi faire un plat !

- J'ai gagné ! s'exclama joyeusement Ben, présentant sa paume ouverte à Bethy.

- Je n'arrive pas à y croire, m'écriai-je. Vous avez fait un pari !

- On s'ennuyait ferme, m'avoua Bethy tout en tendant un billet de un dollar à Ben.

Celui-ci empocha l'argent, puis jeta un coup d'oeil en direction de la grande horloge du gymnase.

- Oh, non ! s'affola-t-il. Je suis en retard. J'avais promis à mon frère de rentrer à cinq heures.

Il courut vers les gradins pour récupérer son sac à dos et son blouson.

- Attends une minute, lui lançai-je. Il faut absolument que je te raconte ce que j'ai découvert là-haut. C'est tellement étrange et extraordinaire que...

- Une autre fois, me dit-il en s'élançant vers la sortie.

Les portes battantes se refermèrent lourdement derrière lui.

Je me tournai vers Bethy, à présent occupée à appliquer du fard sur ses paupières.

- Désolé d'avoir été si long.

Je m'emparai des pots de peinture et me dirigeai vers nos banderoles étalées sur le sol.

- Tu as vu quelque chose d'étrange là-haut ? demanda-t-elle en me jetant un regard par-dessus son petit miroir.

- Eh bien, en fait, j'ai tout d'abord renversé une fille bizarre en sortant d'ici.

Bethy me regarda en plissant les yeux :

- Quelle fille bizarre ?
- Je ne sais pas comment elle s'appelle, poursuivis-je. Elle est très grande, habillée tout en noir. Elle a des yeux gris étranges et...
- C'est Greta, affirma Bethy avec assurance. Cette fille est spéciale. Je te conseille de te méfier d'elle. Mais qu'est-ce qui t'est arrivé là-haut ?
- En approchant de la salle de travaux manuels, j'ai entendu des voix provenant de l'intérieur de la pièce. Celles d'un garçon et d'une fille de notre âge. Seulement, quand je suis entré, il n'y avait personne.
- Tu... tu as réellement entendu quelqu'un parler ? bégaya Bethy, l'air effaré.
- Oui. J'ai cherché partout, mais je n'ai trouvé personne. Je me demande qui ça pouvait bien être... Je m'arrêtai soudain de parler. Les yeux de Bethy s'étaient remplis de larmes.
- Que se passe-t-il ? lui demandai-je. Sans répondre à ma question, elle me tourna le dos et s'enfuit en courant du gymnase.

Quelques jours plus tard, en cours de français, Bethy se disputa violemment avec Greta, qui avait rejoint notre classe. C'était la fin de la journée, et tout le monde ne pensait qu'à rentrer chez soi. M. Devine, notre professeur, nous annonça, après avoir reçu un message du secrétariat du collège, qu'il devait s'absenter quelques instants. Dès qu'il fut sorti, le chaos s'installa. Les garçons se levèrent de leurs sièges et commencèrent à courir à travers la pièce en chahutant, tandis que la plupart des filles se mirent à rire et à parler entre elles.

Ce jour-là, Ben était absent. Ne connaissant pratiquement personne d'autre que lui, je me sentais un peu à l'écart de cette folle agitation. Je marquais le rythme en tapant du doigt contre ma table, faisant semblant de m'amuser autant que les autres. Mais en réalité je me sentais mal à l'aise et j'avais hâte que M. Devine revienne pour que tout rentre dans l'ordre.

Je jetai un coup d'oeil par la fenêtre. C'était une journée nuageuse. Le vent d'automne faisait tourbillonner les feuilles mortes dans la cour de récréation. Je les contemplai plusieurs minutes, puis tournai de nouveau la tête en direction de la salle de classe. Mon regard se posa alors sur Bethy, assise au premier rang. Elle ne prêtait aucune attention aux rires et aux blagues qui fusaient de toutes parts. Tenant son petit miroir devant elle, elle appliquait consciencieusement du rouge sur ses lèvres. Voulant attirer son attention, je lui adressai un geste de la main. J'avais envie de savoir si nous irions poursuivre notre travail de décoration du gymnase après le cours. Comme elle ne me voyait pas, je l'appelai. Mais il régnait un tel vacarme autour de nous qu'elle ne m'entendit pas non plus. Elle continuait, imperturbable, à parfaire son maquillage. Je quittai ma chaise pour aller lui parler.

Alors que je me dirigeais vers elle, Greta se pencha au-dessus de la table de mon amie et lui arracha des mains son tube de rouge. Tenant l'objet hors de sa portée, la fille aux étranges yeux gris se mit à narguer Bethy. Dressée sur la pointe des pieds, les bras tendus en l'air, cette dernière tentait désespérément de récupérer son bien en poussant des cris de rage :

- Rends-moi ça !

Ses yeux brillaient de colère. Son visage était devenu très pâle. Greta se mit à hurler de rire et lança le rouge à lèvres à un garçon, à l'autre bout de la pièce.

- Rends-le-moi ! Rends-le-moi tout de suite !

Poussant un grognement furieux, Bethy se précipita entre les bureaux et s'attaqua au garçon. Puant aussi, ce dernier s'esquiva et renvoya le tube à Greta.

Mais le rouge à lèvres lui échappa et tomba par terre. Bethy plongea alors sur le sol et essaya de le saisir à deux mains. Greta aussi voulait l'attraper, et les filles commencèrent à se bagarrer sauvagement, juste sous mes yeux. Bouche bée, je regardais Bethy se battre comme une tigresse. « Pourquoi réagit-elle de la sorte ? me demandai-je. Pourquoi se bat-elle pour un simple tube de rouge à lèvres ? »

Tous les élèves assistaient à l'affrontement. Au fond de la classe, des filles se moquaient de mon amie. Quelques élèves applaudirent quand Greta brandit triomphalement le bâton de rouge, qu'elle tenait serré dans son poing. Bethy voulut le récupérer, mais Greta fut une nouvelle fois plus rapide qu'elle. Brusquement, elle approcha le tube du visage de mon amie et lui traça une énorme croix sur le front.

Des larmes emplirent les yeux de Bethy : elle était vaincue ! J'ignorais pourquoi elle avait réagi de cette manière, mais je ne pouvais pas rester sans rien faire.

- Rends-lui son rouge à lèvres ! hurlai-je alors.

Je pris une profonde inspiration et me dirigeai vers Greta, décidé à lui donner une bonne leçon.



Greta tenait le tube de rouge à lèvres très haut au-dessus de sa tête. Elle repoussa Bethy de sa main libre et se tourna vers moi.

— Rends-le-lui, insistai-je en essayant de prendre un air menaçant. Ce n'est pas drôle. Rends à Bethy ce qui lui appartient.

Je sautai et parvins à saisir la main de Greta. Certains élèves poussaient des cris d'encouragement. Mais j'ignorais lequel de nous deux ils soutenaient. J'essayai d'extraire le tube du poing serré. C'est à ce moment-là que M. Devine entra dans la pièce.

- Que se passe-t-il ici ? s'écria-t-il.

Je me retournai et le vis nous lancer un regard furieux. Je lâchai le poing de Greta qui laissa tomber l'objet par terre. Bethy plongea aussitôt pour le saisir.

— Que se passe-t-il ? répéta le professeur en continuant d'avancer dans la salle de classe. Tommy, pourquoi as-tu quitté ta place ?

Derrière les verres épais de ses petites lunettes rondes,

ses yeux paraissaient presque aussi gros que des balles de tennis.

- J'étais juste en train de... d'attraper quelque chose, dis-je d'une voix étranglée.

- Il m'aidait, m'interrompit Bethy, volant à mon secours.

Elle semblait beaucoup plus calme maintenant qu'elle avait récupéré son bien.

- Regagnez tous vos places, ordonna M. Devine. C'est quand même incroyable que je ne puisse pas m'absenter quelques minutes sans que tout le monde se déchaîne !

Sourcils froncés, il se tourna vers Greta.

- On s'amusait juste un peu, marmonna-t-elle en rejetant ses cheveux en arrière.

Elle se laissa retomber lourdement sur sa chaise, et je retournai à mon bureau.

Je mourais d'envie de demander à Bethy les raisons de son comportement. Mais le moment était mal choisi.

Le professeur jeta un coup d'œil sur l'horloge accrochée au-dessus du tableau.

- Il reste vingt minutes avant la sonnerie, dit-il. Profitez-en pour préparer les fiches de lecture que vous devez me remettre lundi.

Les élèves déplacèrent bruyamment leurs chaises, puis sortirent les livres de leurs sacs dans un joyeux vacarme.

Quelques secondes plus tard, le silence retomba.

J'avais choisi d'étudier une nouvelle de Ray Brad-

bury qui raconte l'histoire d'enfants vivant sur une planète où il pleut sans arrêt. Ils n'ont jamais vu le soleil et ne peuvent pas sortir pour jouer dehors.

J'avais à peine lu quelques pages de ce récit de science-fiction que j'entendis une voix résonner à mes oreilles.

Le livre faillit m'échapper des mains. C'était une voix de fille, très basse mais très proche. « S'il vous plaît, aidez-moi. Aidez-moi... », implorait-elle.

Je refermai subitement le recueil de nouvelles et jetai des coups d'oeil intrigués autour de moi.

« Qui vient de parler ? »

Mes yeux se posèrent sur Bethy. « Est-ce elle qui m'a appelé ? » Non. Elle paraissait absorbée par sa lecture.

« Aidez-moi, je vous en prie », supplia de nouveau la fille.

Je regardai derrière moi. Il n'y avait personne.

- Est-ce que quelqu'un a entendu ? demandai-je à voix haute, plus fort que je ne l'aurais voulu.

M. Devine leva la tête du tas de papiers qu'il examinait :

- Qu'y a-t-il, Tommy ?

- Est-ce que quelqu'un a entendu cette fille appeler à l'aide ?

Des élèves se mirent à rire. Bethy se tourna vers moi, les sourcils froncés.

- Je ne me suis rendu compte de rien, répondit le professeur sur un ton moqueur. Tu ne serais pas un peu trop jeune pour entendre des voix, Tommy ?

Les rires redoublèrent. Pourtant la situation n'avait rien d'amusant. Je poussai un soupir et repris mon livre. Avant que j'aie pu trouver la page où j'avais arrêté ma lecture, je perçus encore la voix de la fille. Si proche. Si triste aussi.

« Aidez-moi. S'il vous plaît, venez m'aider. »



Le jour du bal, Ben, Bethy et moi nous rendîmes au gymnase un peu avant le début de la soirée pour mettre la touche finale aux décorations. J'étais très fier de ce que nous avons réalisé.

L'entrée était ornée de grands panneaux bariolés, et nos banderoles étaient déployées à l'intérieur de la salle. Nous avons également accroché deux énormes grappes de ballons rouges et noirs, gonflés à l'hélium, aux paniers de basket. Des guirlandes aux couleurs du collège couraient le long des murs et des gradins. Bethy et moi avons passé plusieurs journées à peindre une grande affiche représentant un bison levant le pouce en signe de victoire au-dessus d'une inscription affirmant : « Les Bisons sont les meilleurs ! »

Mes amis et moi entreprîmes de disposer une nappe en papier crépon rouge et noir sur la table prévue pour les boissons. Je jetai un coup d'œil sur l'horloge du gymnase. Dix-neuf heures trente. La soirée

commençait seulement à vingt heures.

- Il nous reste encore plein de choses à faire, dis-je, affolé.

À ce moment, Ben tira trop fort sur la nappe et en déchira une partie.

- Oups ! Est-ce que quelqu'un a apporté du ruban adhésif ?

- Ce n'est pas grave, déclara Bethy. On posera des bouteilles de soda sur l'endroit déchiré, et personne ne se rendra compte de rien.

Je regardai de nouveau l'horloge :

- À quelle heure le groupe de rock doit-il arriver ?

- Ils ne devraient plus tarder maintenant. Ils avaient dit qu'ils viendraient tôt pour pouvoir installer leur matériel tranquillement.

Des élèves du collège avaient fondé ce groupe de rock - baptisé Chaos - comptant cinq guitaristes et un batteur. J'avais entendu dire que trois des guitaristes ne savaient même pas se servir de leurs instruments ! Cependant Mme Borden leur avait demandé de jouer quelques morceaux pour célébrer l'occasion.

Finir d'installer correctement la nappe, qui n'était même pas assez grande pour recouvrir la table entière, nous prit encore plusieurs minutes.

- Que reste-t-il à faire ? demanda Ben. On a prévu des décorations pour l'entrée de la salle ?

Avant que j'aie pu lui répondre, les portes battantes s'ouvrirent à la volée et Mme Borden entra en coup de vent dans le gymnase. Elle avait revêtu une robe

de soirée rouge extravagante, et ses cheveux bruns bouclés étaient coiffés en chignon sur le sommet de sa tête.

Elle se précipita vers nous tout en jetant des regards furtifs autour de la pièce.

- C'est fabuleux, les enfants ! s'exclama-t-elle. Vous avez très bien travaillé, et le résultat est fantastique ! Nous la remerciâmes poliment. Elle me glissa un appareil photo entre les mains :

- Prends des photos de votre décoration, Tommy. Dépêche-toi. Prends-en plein avant que tout le monde n'arrive !

- Entendu, répondis-je à contrecœur. Mais Bethy, Ben et moi avons encore pas mal de choses à finir. Nous devons décorer les portes, rajouter des ballons par ici... et...

Mme Borden se mit à rire :

- Tu me sembles bien angoissé, Tommy ! Ne t'inquiète pas autant, sinon tu ne tiendras pas le choc jusqu'au début de la fête.

- Tout va très bien, dis-je en lui adressant un sourire forcé.

J'étais loin de me douter que, après m'être donné tant de mal pour organiser cette soirée, je n'y assisterais pas.

— Hé, fais attention !

- Bouge cet ampli. Greta, bouge-le !

- Fais-le toi-même !

Les membres du groupe arrivèrent au moment où je prenais les photos pour Mme Borden. Dans un vacarme incroyable, ils placèrent leurs instruments près des gradins. Les guitaristes étaient tous des garçons. Greta était le batteur. La voir transporter sans effort apparent son matériel à travers le gymnase me remémora la bataille pour le rouge à lèvres. Après les cours, j'avais demandé à Bethy pourquoi cette histoire l'avait rendue hystérique. Elle m'avait simplement répondu que c'était son rouge à lèvres préféré et qu'elle ne voyait pas pourquoi elle aurait dû accepter sans réagir que quelqu'un le lui prenne. À présent, Greta installait sa batterie en compagnie de son groupe de rock. Ils jouaient les vedettes, riaient et se bouscuaient en branchant des câbles et en trébuchant sur les étuis de guitares. Plusieurs

élèves, parmi lesquels les deux filles chargées de contrôler les tickets d'entrée et les garçons responsables des rafraîchissements, arrivaient déjà.

Pendant ce temps, je faisais le tour de la salle pour prendre des clichés des banderoles et des ballons. Au moment où j'allais photographier l'affiche du bison, des cris me firent sursauter.

Je me retournai et vis Greta brandissant une guitare électrique au-dessus de sa tête. Elle mimait un duel avec l'un des garçons sous les encouragements des membres du groupe, qui riaient à gorge déployée. Les deux combattants s'élancèrent l'un vers l'autre.

- Non, arrêtez ! hurlai-je.

Il était trop tard. La guitare de Greta déchira en deux la banderole « Bell Valley s'écclate ! ». Je poussai un gémissement en voyant les deux moitiés glisser vers le sol. Tout comme moi, Bethy et Ben avaient du mal à contenir leur colère.

- Je suis vraiment désolée, nous lança Greta avant d'exploser de rire.

Nous nous précipitâmes vers la banderole.

- Qu'est-ce qu'on va faire ? m'écriai-je. C'est complètement fichu.

- On ne peut pas la laisser pendre comme ça, dit Bethy en secouant la tête.

- Mais nous avons absolument besoin de cette banderole ! insistai-je. C'est la plus réussie !

- On pourrait peut-être la recoller avec du ruban adhésif ? suggéra Bethy.

- Pas de problème, dit Ben. Viens avec moi, Tommy.

Il m'agrippa le bras si brusquement que je faillis laisser échapper l'appareil photo de Mme Borden.

- Où allons-nous ?

- On monte dans la salle de travaux manuels.

Je posai l'appareil sur une table et nous nous mîmes à courir vers les portes battantes.

« Recoller l'affiche ne prendra pas bien longtemps, pensai-je. Ensuite j'emprunterai l'échelle du gardien et je la replacerai là où elle était. »

Nous sortîmes dans le hall. Apercevant la foule d'élèves qui se pressait en direction du gymnase, je stoppai net.

- Nous n'avons pas le temps de réparer la bande-roule, dis-je à Ben.

- On va se dépêcher, me répondit-il. Ne t'inquiète pas.

- Mais... la salle de travaux manuels est au troisième étage ! Le temps qu'on revienne...

- Détends-toi. Ce ne sera pas long... si tu arrêtes de te plaindre. Allons-y.

Les élèves envahissaient peu à peu le gymnase. Il n'y avait pas une minute à perdre. Je me mis à courir droit devant moi et tournai au fond du hall.

- Pas par là, entendis-je Ben crier. Tu te trompes de chemin, Tommy !

- Je sais où je vais, lui répondis-je. C'est par là que je suis passé la dernière fois !

- Tommy, arrête-toi, hurla Ben qui me suivait en courant.

- C'est par ici, affirmai-je, sûr de moi. Ce chemin

est beaucoup plus court. J'en suis absolument certain. Mais j'avais tort. J'aurais dû écouter Ben. La direction que je venais d'emprunter n'était pas celle que m'avait indiquée Mme Borden pour revenir dans le gymnase quelques jours plus tôt. Nous nous retrouvâmes dans un cul-de-sac, face à un mur étrange formé d'un amas de vieilles planches clouées. Ce passage semblait être condamné depuis fort longtemps.

- Tu vois, dit Ben hors d'haleine. Il n'y a pas d'escalier ici. Il est là-bas.

- D'accord, je me suis trompé. Je voulais gagner du temps, c'est tout.

— Mais tu connais à peine le collège ! s'exclama Ben, furieux.

— Où sommes-nous ? murmurai-je, regardant autour de moi.

- Je n'en sais rien. Comment ai-je pu te suivre ! Sous l'effet de la colère, Ben frappa la cloison de ses deux poings... fendant du même coup le bois vermoulu. Entraîné par son élan, mon copain trébucha, percuta les planches qui tombèrent en miettes sur le sol et s'écroula sur elles.

Tandis que je l'aidais à se relever, je ne pus m'empêcher de jeter un coup d'oeil à l'intérieur de la pièce sombre qui venait de s'ouvrir devant nos yeux.

- Regarde ça ! C'est incroyable. Ce doit être l'ancien bâtiment du collège.

- C'est fou ! s'écria Ben sans conviction tout en frottant son genou.

J'avançai prudemment dans la pièce obscure.

- Ça fait cinquante ans que cette partie est fermée. Nous sommes certainement les premiers à y revenir depuis cette époque !

- C'est vraiment passionnant ! grommela Ben. Qu'est-ce qu'on attend pour aller chercher le ruban adhésif ?

Je ne lui répondis pas. Quelque chose sur le mur d'en face avait attiré mon attention. Comme hypnotisé, je marchai dans sa direction.

- Ben, regarde... un ascenseur ! Je n'arrive pas à en croire mes yeux ! Il y avait un ascenseur dans l'ancien collège !

- Ces élèves avaient vraiment de la chance, répliqua Ben, sarcastique.

Découvrant un bouton, j'appuyai machinalement dessus. À ma grande surprise, les portes de l'ascenseur s'ouvrirent. Un plafonnier poussiéreux s'alluma, diffusant une lumière pâle à l'intérieur de la cabine.

- Il fonctionne ! s'exclama Ben.

- Prenons-le pour aller au troisième étage ! Pourquoi devrait-on se fatiguer à monter toutes ces marches ?

- Mais... mais, bredouilla Ben en restant en arrière. Je l'attrapai sans ménagement par les épaules et l'attirai dans l'étroite cabine grise.

- Je t'avais bien dit que je connaissais un chemin plus rapide pour aller à la salle de travaux manuels ! Ben jetait des regards inquiets tout autour de lui.

- Nous ne devrions pas faire ça, murmura-t-il.
 - Qu'est-ce qu'on risque ? lui répondis-je.
- Les portes se refermèrent silencieusement.

- Est-ce que nous avons bougé ? demanda Ben en levant les yeux vers le haut de la cabine.

- Bien sûr que non. Nous n'avons pas encore choisi notre étage.

J'enfonçai un bouton sur lequel était inscrit un gros chiffre 3 noir.

- Pourquoi es-tu si nerveux, Ben ? Nous ne faisons rien de mal. Nous prenons juste l'ascenseur parce que nous sommes pressés.

J'appuyai de nouveau sur le bouton et tendis l'oreille, espérant entendre un bruit annonçant que nous nous élevions. En vain.

- Sortons d'ici, protesta Ben. Cet engin est en panne. On perd notre temps alors que la soirée commence et que notre banderole traîne lamentablement par terre !

J'appuyai sur le bouton 3. Puis sur le 2. Pas le moindre bruit. Nous ne bougions pas. J'enfonçai un bouton marqué d'un double S.

- Mais, Tommy, nous ne voulons pas aller au sous-sol, s'écria Ben. Pourquoi as-tu appuyé là-dessus ? Au ton de sa voix, je sus qu'il était paniqué.

- Simplement pour essayer de faire bouger ce fichu ascenseur.

Ma gorge me sembla soudain très sèche. Je sentis mon estomac se nouer. « Pourquoi restons-nous sur place ? » ne cessais-je de me répéter.

J'appuyai une nouvelle fois sur toutes les touches. Sans plus de succès.

- Ouvre les portes maintenant et allons-nous-en d'ici, dit Ben, impatient. Je n'ai pas envie de rater toute la fête.

- D'accord, acceptai-je à contrecœur.

Mes yeux balayèrent le panneau où se trouvaient les différentes commandes.

- Qu'est-ce qui se passe ? demanda Ben.

- Je... je ne trouve pas de bouton d'ouverture des portes.

Ben me bouscula brutalement et examina à son tour le panneau :

- Il doit pourtant bien y en avoir un !

- Peut-être que c'est celui-ci, dis-je en désignant une touche située au bas du panneau et marqué de deux flèches disposées dos à dos.

Ben la frappa de sa main grande ouverte. Je regardai fixement les portes, attendant qu'elles s'ouvrent. Mais elles ne bougèrent pas d'un millimètre.

J'avais l'impression que l'air se raréfiait. J'avais de plus en plus chaud.

J'essayai à mon tour sans que rien se produise.

- Comment allons-nous faire pour sortir d'ici ?
s'écria Ben.

Lui non plus ne quittait pas des yeux les portes de notre sinistre prison.

- Ne panique pas. Nous allons réussir à sortir.

J'enfonçai le bouton 3 et le 2. Puis le 1. La cabine restait close.

Ben mit ses mains en porte-voix et cria :

- Est-ce que quelqu'un m'entend ? À l'aide ! À l'aide !

J'aperçus à cet instant une touche rouge tout en haut du panneau de commande.

- Ben, là ! dis-je en la désignant.

- Ce doit être une alarme ! Vas-y, Tommy. Enclenche-la. Quelqu'un va nous entendre et venir nous secourir. J'enfonçai le bouton rouge. Il n'y eut pas le moindre signal d'alarme. Cependant nous sentîmes une secousse. Un cliquetis métallique retentit tandis que le sol se mettait à vibrer sous nos pieds.

- Nous bougeons ! hurla Ben.

Je laissai échapper un cri de joie. Mais l'ascenseur se mit à nous secouer si violemment que je tombai contre la paroi de la cabine.

- Oh non ! murmurai-je en me relevant.

Je me tournai vers Ben. Nous nous regardions fixement, les yeux écarquillés, sans dire un mot. Ce qui se produisait était incroyable.

L'ascenseur ne se dirigeait pas vers le haut. Ni vers le bas. Il se déplaçait... sur le côté.

L'ascenseur grondait et vibrait. La cabine faisait un bruit métallique ; le plancher bougeait sous nos pieds. Je me cramponnai à la barre d'appui en bois.

- C'est impossible, murmura Ben d'une voix angoissée. Ces engins vont seulement vers le haut ou le bas, et...

- Où nous emmène-t-il ? demandai-je à voix basse, en l'interrompant.

L'appareil s'arrêta brutalement dans un soubresaut. Je ne pus retenir un cri de douleur au moment où mon épaule percuta violemment l'une des parois.

- La prochaine fois, on prendra les escaliers, marmonna Ben.

À cet instant les battants s'ouvrirent en grinçant. Une profonde obscurité baignait les lieux. Nous tentâmes de percer les ténèbres devant nous.

- À ton avis, à quel étage on est ? demanda Ben en passant la tête par la porte.

- Nous ne sommes pas descendus, lui répondis-je

tandis qu'un frisson courait le long de ma nuque. Nous ne sommes allés ni vers le haut ni vers le bas, donc...

— Donc, nous sommes toujours au rez-de-chaussée. ..., compléta-t-il. Je n'arrive pas à y croire ! C'est fou ce que cet endroit est sombre !

Nous sortîmes ensemble de la cabine. J'attendais en vain que mes yeux s'habituent à l'obscurité. Il faisait beaucoup trop noir. Promenant mes mains sur le mur près de moi, je me mis à chercher un interrupteur.

- Allons-nous-en, dit Ben. On ne voit rien à dix centimètres.

- D'accord, répondis-je, me résignant à abandonner mon exploration.

Au moment où je me tournais vers l'ascenseur, j'entendis les portes qui se refermaient dans un claquement sec.

- NON ! m'écriai-je d'une voix aiguë.

Nous nous précipitâmes vers l'appareil. Trop tard ! Submergé par la panique, tremblant comme une feuille, je fis glisser mes mains de part et d'autre de l'ascenseur, à la recherche d'un bouton commandant l'ouverture des portes. Mais je ne trouvais rien. Le souffle court, je m'adossai au mur. Mon cœur battait à tout rompre dans ma poitrine.

- Comment allons-nous faire pour sortir de là si nous ne pouvons plus utiliser l'ascenseur ? se lamenta Ben.

- Nous allons trouver une solution.

Je pris une profonde inspiration. Mon copain était terrorisé. Il fallait absolument que je retrouve mes esprits ! Je tendis l'oreille et me concentraï :

- Je n'entends rien. Ni musique ni conversation. À mon avis, on est loin du gymnase.

Je plissai les yeux : j'espérais apercevoir le contour d'une porte ou d'une fenêtre. Mais non, il faisait trop sombre. J'appuyai mon dos contre le carrelage glacé qui recouvrait le mur.

- J'ai une idée, m'exclamai-je soudain. On va se déplacer en suivant le mur, jusqu'à ce qu'on parvienne à une porte. Elle nous mènera peut-être à une pièce éclairée et nous pourrons nous repérer.

- Peut-être...

Affolé, Ben attrapa un bout de ma chemise et se colla à moi. Nous commençâmes à avancer lentement. Je gardais ma main droite sur la paroi. Je la faisais glisser sur les carreaux alors que nous progressions à l'aveuglette. Nous avions à peine fait quelques pas que j'entendis une sorte de toussotement derrière moi.

- Ben ? C'est toi qui viens de tousser ?

- Non.

Le même son retentit à nouveau, suivi d'un chuchotement étrange.

- Ben..., dis-je en agrippant l'épaule de mon ami. Je crois que... nous ne sommes pas seuls !



À cet instant, la lumière s'alluma. Elle était faible et grisâtre. Je clignai des yeux plusieurs fois, attendant qu'elle devienne plus vive. Mais elle resta ainsi. Je regardai autour de moi.

Nous étions dans une immense salle de classe grise. Mes yeux passèrent du tableau noir au bureau couleur charbon du professeur, puis aux tables grises des élèves, aux carreaux sur le mur, de la même couleur, enfin aux motifs noir et anthracite du carrelage sur le sol.

- C'est étrange, marmonna Ben. Mes yeux...
- Tes yeux vont bien, lui assurai-je. C'est cette lumière ; elle est trop faible et rend tout grisâtre et sombre.
- On se croirait dans un vieux film en noir et blanc. Tout en promenant nos regards sur ce qui nous entourait, nous découvrîmes une porte vers laquelle nous nous dirigeâmes.

- Sortons d'ici avant que la lumière ne s'éteigne à nouveau, proposai-je.

Une autre quinte de toux se fit entendre. Puis une voix de fille s'éleva dans la pièce :

- Hé, vous !

Ben et moi nous arrê tâmes net au milieu de la classe et nous nous retournâmes. Une fille brune aux cheveux courts, qui paraissait avoir notre âge, sortit de derrière une grande bibliothèque. Une frange barrait son front. Elle portait un pull démodé à col en V, une jupe longue plissée et des chaussures plates noir et blanc. J'ouvris la bouche pour la saluer, mais ne parvins à émettre aucun son. Je venais de remarquer l'étonnante couleur de sa peau : elle était aussi grise que son pull. Ses yeux, tout comme ses lèvres, avaient la même couleur. Ben et moi échangeâmes un regard surpris. Appuyée contre la bibliothèque, la fille nous fixait d'un air méfiant.

— Tu te cachais ? lui demandai-je.

Elle acquiesça.

- Nous vous avons entendu arriver, me dit-elle. Seulement. .. nous ignorions qui vous étiez.

- Nous ?

À cet instant, deux garçons accompagnés de deux autres filles jaillirent à leur tour de derrière la bibliothèque.

- Regardez-les ! s'écria un garçon en nous fixant, stupéfait.

- Je n'arrive pas à y croire ! s'exclama l'une des filles.

Avant que Ben et moi ayons pu faire le moindre geste, ils se précipitèrent sur nous et nous encerclèrent. Ils nous touchèrent, agrippèrent nos vêtements. Criant. Riant. Hurlant. Ils tirèrent si fort sur ma chemise qu'ils déchirèrent une manche.

- Ben, me mis-je à crier de toutes mes forces. Ils... ils vont nous déchiqueter !

- Regardez ça ! s'exclama l'un des garçons en brandissant le morceau de manche déchirée au-dessus de sa tête.

Je me laissai tomber sur le sol et tentai désespérément de m'enfuir en rampant. Une fille saisit l'un de mes pieds et s'empara de ma chaussure. Ben poussa un gémissement de douleur. Il avait voulu, pour se défendre, décocher un coup de poing à l'un de nos agresseurs, mais n'avait rencontré que la surface dure du tableau noir.

- Arrêtez tout de suite ! ordonna soudain un garçon, couvrant de sa voix puissante le vacarme général. Ben et moi continuions à nous débattre farouchement.

- Arrêtez !

La fille laissa tomber ma chaussure. Les membres du groupe reculèrent de quelques pas, les yeux rivés sur nous.

- Des couleurs ! s'exclama une des filles.

- Ça me fait mal aux yeux, s'écria un garçon.
- C'est si beau ! dit une autre fille.

J'enfilai ma chaussure et sautai sur mes pieds. J'arrangeai mes vêtements froissés. Ben, le visage écarlate et les cheveux collés par la sueur, essayait de reprendre son souffle en frottant sa main endolorie.

- Qu'est-ce qui se passe ici, Tommy ? C'est dingue ! J'observais attentivement la bande qui se tenait devant nous. Les filles portaient des jupes longues jusqu'aux chevilles tandis que les garçons étaient vêtus de chemises à grand col et de pantalons à pinces. Ils semblaient appartenir à une autre époque. De plus, leurs vêtements, leur peau, leurs yeux et leurs cheveux étaient dépourvus de la moindre couleur. On ne voyait que des dégradés de noir et de blanc. Comme pour tout ce qui nous entourait. Nous nous dévisageâmes mutuellement pendant un long moment. Enfin, le garçon qui semblait être le chef du groupe prit la parole :

- Nous sommes désolés...
- Nous ne voulions pas vous faire de mal, l'interrompit une fille qui se tenait juste à côté de lui, secouant tristement la tête. Nous n'avions pas vu de couleurs depuis si longtemps... Nous voulions simplement les toucher.
- Êtes-vous venus pour nous aider ? demanda à voix basse l'autre garçon, plongeant ses yeux gris dans les miens.

Il semblait nous supplier.

- Vous aider ? répondis-je, surpris. Euh... à vrai dire, non...
- C'est dommage, soupira la fille à la frange, fronçant les sourcils.
- Dommage ? Pourquoi ?
- Parce que maintenant vous ne pourrez plus jamais quitter cet endroit.

- On leur a déjà fait assez peur, Mary, inutile de les effrayer davantage ! la réprimanda le chef.

- Je pense simplement qu'ils doivent connaître la vérité...

- La vérité ? l'interrompis-je. Qu'est-ce qui se passe ici ? C'est une blague ou quoi ?

- Il a raison, renchérit Ben. Enlevez cette poussière grise qui recouvre vos visages et avouez que vous vous moquez de nous.

La fille appelée Mary se mordilla la lèvre.

- Ce... ce n'est pas du tout une blague, dit-elle d'une voix étranglée.

Essuyant du revers de la main une larme qui coulait sur sa joue grise, elle se tourna vers le garçon :

- J'étais persuadée qu'ils étaient venus nous aider. Je pensais qu'enfin...

Sa voix se brisa.

Une des filles passa son bras autour de ses épaules.

Je fermai les paupières pendant un court instant. Tenter de voir nettement à travers la semi-obscurité commençait à me donner mal à la tête.

- Est-ce que quelqu'un va se décider à nous dire ce qui se passe ? entendis-je Ben demander.

J'ouvris les yeux juste au moment où la bande au complet s'approchait de nous. Le chef était un peu plus grand que moi. Il avait des cheveux gris ondulés, de petites rides au coin de grands yeux noirs et une cicatrice, grise elle aussi, au-dessus d'un de ses sourcils. À côté de lui se tenait une fille grande et maigre aux yeux gris, remplis d'une infinie tristesse.

- Mon nom est Steph, dit le garçon. Voici Mary, Éloïse, Eddie et Mona.

Ben et moi nous présentâmes à notre tour.

- Nous ne voulions pas vous faire peur, répéta Mary. Pouvons-nous toucher vos couleurs ?

- C'est que... Ben et moi devons retourner à la soirée maintenant, lui dis-je en fixant la porte. Nous faisons partie du comité de décoration de la salle du bal. Une de nos banderoles s'est déchirée et...

- Vous ne pouvez pas retourner là où vous étiez, me coupa Steph, ses yeux noirs fixant les miens. Mary ne vous a pas menti.

- C'est stupide, répondit Ben en secouant la tête. Nous sommes dans l'ancien bâtiment, n'est-ce pas ? Nous n'avons qu'à le traverser pour arriver au nouveau collège et rejoindre le gymnase.

Éloïse toussota. C'était certainement elle que j'avais entendu quand les lumières étaient encore éteintes.

Visiblement enrhumée, elle s'essuya le nez avec un mouchoir gris.

- Vous n'êtes pas dans le vieux bâtiment, nous renseigna-t-elle d'une voix rauque.

- Alors, où sommes-nous ? demanda Ben.

— C'est un peu difficile à expliquer, dit Steph.

- Ce n'est pas grave, on se débrouillera pour trouver notre chemin, affirmai-je avec impatience. Après tout, le collège n'est pas si grand que ça.

- Vous n'êtes pas vraiment dans le collège, reprit Éloïse en s'essuyant une nouvelle fois le nez.

- Quoi ? s'écria Ben. On est pourtant bien dans une salle de classe ici !

- On y va, dis-je en le poussant doucement vers la porte.

- Asseyez-vous, ordonna Steph.

- Vous feriez mieux d'écouter ce qu'il a à vous dire, nous prévint la fille qui s'appelait Mona.

J'avalai ma salive avec difficulté. Un frisson de terreur parcourut mon corps. Je ne comprenais pas ce qui se passait dans cet endroit. Et je n'étais pas vraiment sûr de vouloir qu'on me l'explique. Ma seule envie était de quitter cette pièce lugubre et ces garçons et filles tout gris. Ils s'approchèrent de nous, le visage crispé.

- Asseyez-vous, répéta Steph en désignant deux chaises d'un geste impatient.

- Désolé, une autre fois peut-être, répliqua Ben.

Lui et moi avions la même idée en tête : partir au plus vite. Nous tournâmes brusquement les talons

et nous mêmes à courir vers la porte. Je fus le premier à y arriver. Je saisis la poignée, la tournai et tirai.

- Vas-y, vas-y, criait Ben désespérément.

- Ça... ça ne s'ouvre pas ! hurlai-je.

La porte était fermée.

Cédant à la panique, Ben me repoussa et attrapa à son tour la poignée. Il tira dessus de toutes ses forces, puis essaya d'enfoncer le battant à coups d'épaule. Mais celui-ci ne bougea pas.

- Cette porte ne s'ouvrira pas, déclara Steph très calmement.

Je me tournai vers lui. Les quatre autres se tenaient à ses côtés, les yeux braqués sur nous.

— Pourquoi... pourquoi est-ce fermé ? bégayai-je, à bout de souffle.

- Il nous est impossible d'emprunter cette issue, répondit Mary tandis qu'une autre larme roulait sur sa joue pâle. Elle conduit au monde des couleurs.

- Quoi ? m'écriai-je, interloqué.

- Qui a eu l'idée de cette blague ? demanda Ben, excédé. Ce n'est pas drôle, mais alors pas du tout ! Je le sentais sur le point d'exploser de rage. Je posai ma main sur son bras pour lui faire signe de se calmer.

J'avais de plus en plus l'impression que ces gamins n'étaient pas en train de plaisanter.

- Comment fait-on pour sortir d'ici ? poursuivit Ben tout en martelant violemment la porte avec ses poings. Il n'est pas question que vous nous reteniez prisonniers !

Steph désigna à nouveau les chaises.

- Asseyez-vous, les gars, répéta-t-il une fois de plus.

- Nous allons tenter de vous expliquer, proposa Mary. Ce ne sera pas facile à croire, mais, comme vous allez rester ici avec nous, il est important que vous sachiez tout.

Un autre frisson glacé parcourut mon échine :

- Pourquoi dites-vous ça ?

Personne ne me répondit.

Ben et moi nous laissâmes tomber sur les chaises. Les filles s'assirent autour de nous. Eddie croisa ses bras gris et s'adossa au tableau noir tandis que Steph se hissait sur le bureau du professeur.

- Je ne sais pas par où commencer, dit-il en lissant de sa main ses épais cheveux gris.

- Où sommes-nous exactement ? demandai-je.

- Vous êtes passés de l'autre côté.

Ben roula des yeux étonnés :

- De l'autre côté de quoi ?

- De l'autre côté du mur.

Éloïse éternua.

- Je n'arrive pas à me débarrasser de ce rhume, soupira-t-elle en sortant un mouchoir chiffonné d'un

petit sac à main. Ce doit être parce que le soleil ne brille jamais ici.

- Le soleil ne brille jamais ? m'écriai-je. L'autre côté du mur ? Je n'y comprends rien ! Est-ce que vous pouvez être plus clairs ?

- D'accord, je vais reprendre l'histoire depuis le début, dit Steph.

Ben et moi échangeâmes un regard intrigué et nous penchâmes vers le garçon pour mieux entendre ce qu'il avait à nous dire.

- Tous les cinq, nous étions parmi les premiers élèves inscrits au collège de Bell Valley. C'était en 1948.

- Attends une minute ! s'exclama Ben en bondissant sur ses pieds. Ne nous prends pas pour des imbéciles ! Si vous alliez au collège il y a cinquante ans, vous devriez avoir au moins soixante ans !

- Nous n'avons jamais vieilli, intervint Mary en passant la main dans sa frange. Nous avons le même âge depuis cinquante ans !

Ben était stupéfait.

- Je crois que cet ascenseur nous a conduits sur la planète Mars, murmura-t-il à mon intention.

- C'est la vérité, intervint Eddie, nous sommes bloqués ici. Bloqués dans le temps.

- L'ascenseur semble faire la liaison entre votre monde et le nôtre, dit Mona en désignant l'appareil, même si personne d'autre que vous n'est jamais venu ici avec. D'ailleurs, ce n'est pas non plus comme ça que nous sommes arrivés là.

- Je ne comprends pas, avouai-je. Votre histoire est incroyable !

Steph se redressa et commença à marcher à travers la pièce :

- Cette année-là, nous n'étions pas très nombreux au collège. Seulement vingt-cinq. C'était une nouvelle école, et nous étions heureux d'en être les premiers élèves. Un jour, notre proviseur nous annonça qu'un photographe allait réaliser un cliché des élèves de Bell Valley.

- Est-ce qu'il était en couleur ? ne put s'empêcher de demander Ben avant d'éclater de rire.

Mais il fut le seul à trouver sa remarque drôle.

- Les photos en couleur ? Non, dans les années 1940 elles étaient en noir et blanc, lui expliqua Mary.

- On nous a réunis dans la bibliothèque, poursuivit Steph, tous les vingt-cinq. Le photographe donnait l'impression d'être très en colère et de détester les jeunes de notre âge. Tout le monde savait qu'il était désagréable, mais c'était l'unique photographe de la région.

- Nous n'arrêtons pas de rire et de chahuter, ajouta Mona. Ça l'a rendu furieux.

- Je n'oublierai jamais son nom, dit Éloïse avec tristesse. M. Caméléon. Ces bêtes changent de couleur... et nous, nous ne le pouvons plus.

Ils avaient l'air si amers, si graves ! À force d'observer leurs vêtements et leur coupe de cheveux démodée, leurs visages gris et tristes, je commençais à les croire. « Ce sont les enfants disparus, réa-

lisai-je soudain. Les élèves qui se sont volatilisés il y a cinquante ans. Ceux dont j'ai découvert les statues cachées. »

- Le photographe nous a disposés en trois rangées, poursuivit Steph en faisant les cent pas, les poings enfoncés dans les poches de son pantalon gris. Puis il s'est installé derrière son appareil, a mis sa tête sous un tissu noir et a levé son flash au-dessus de lui. D'un ton sec, il nous a demandé de sourire. L'instant d'après, le flash s'est déclenché en faisant un bruit étrange...

- Ce n'était pas un flash normal, l'interrompit Mary. Il était terriblement éblouissant...

- Si éblouissant que nous avons été aveuglés, reprit Steph, la voix tremblante d'émotion. La bibliothèque a disparu dans cette lueur éclatante. Et quand nous avons pu voir à nouveau quelque chose... nous n'étions plus dans la bibliothèque, ni même dans le collège. Nous étions ici, dans cet endroit que nous avons baptisé le Monde gris.

- Comme prisonniers d'une photographie en noir et blanc, précisa Mona.

- Nous avons tout essayé pour retourner dans notre ancien univers, ajouta Éloïse. Depuis ce jour horrible, nous appelons à l'aide, dans l'espoir que quelque'un viendra...

- J'ai entendu vos appels, dis-je entre mes dents.

- Mais... mais, bégaya Ben. Je n'arrive toujours pas à comprendre. Où sommes-nous exactement ? Un silence pesant s'abattit sur l'assemblée. Personne

ne semblait vouloir répondre à cette question. Finalement, Steph s'approcha de Ben, posa ses mains à plat sur le bureau devant mon ami, se pencha vers lui en le regardant droit dans les yeux et demanda :
- Est-ce que tu t'es déjà trouvé face à un mur en te demandant ce qu'il y avait de l'autre côté ?

Ben ne répondit rien.

- Eh bien, nous, nous sommes de l'autre côté ! cria Steph. En dehors de votre monde. Et maintenant vous y êtes aussi.

- Bientôt tu seras comme nous ! ajouta Eddie.

- Non ! hurla Ben.

Je n'entendis même pas ce qu'il dit ensuite. Je venais de jeter un coup d'œil sur mes mains, et ce que je découvris me fit pousser un cri d'horreur.

- Mes... mes doigts ! hurlai-je.
Ils étaient devenus tout gris. Et cette couleur gagnait lentement mes paumes.
Ben agrippa ma main et l'attira vers lui pour l'examiner de plus près.
- Oh non ! dit-il à voix basse, non...
- Ben... toi aussi ! m'écriai-je avec effroi.
Il repoussa ma main et fixa les siennes. L'une était presque entièrement grise, et l'autre commençait à perdre sa couleur.
- Non, non, non, répétait-il machinalement en secouant la tête.
Je levai les yeux vers le groupe.
- Alors, vous étiez vraiment sérieux, balbutiai-je d'une voix étranglée.
Ils nous regardaient fixement. Leurs visages étaient totalement inexpressifs.
- Ça progresse très vite, dit Mary. Tu vas voir.

- Non ! protestai-je en sautant sur mes pieds. Nous ne voulons pas devenir gris !

- Vous n'avez pas le choix, objecta Éloïse, d'une voix pleine de tristesse. Vous êtes dans le Monde gris à présent. Ici les couleurs disparaissent à toute allure.

- Vous allez devenir comme nous, maintenant, répéta Steph. Et une fois qu'on est devenu entièrement gris, on ne retrouve plus jamais ses couleurs d'origine.

- Il faut que nous partions d'ici ! m'écriai-je.

Je repoussai violemment ma chaise et me précipitai une nouvelle fois vers la porte. Je tournai la poignée et me mis à tirer dessus de toutes mes forces. Ben me rejoignit et nous nous acharnâmes ensemble sur le battant en poussant des grognements.

- C'est verrouillé, nous lança Steph. Vous gaspillez votre temps et votre énergie pour rien.

- Non, insistai-je. Nous allons sortir d'ici... Immédiatement ! Il le faut !

Lançant des appels désespérés, je me mis à frapper le mur de mes poings :

- Aidez-nous ! Je vous en prie ! Venez à notre aide ! Je martelai la cloison pendant un instant, puis m'arrêtai brusquement, exténué.

- Cela fait des dizaines d'années que nous frappons les murs et appelons au secours, me dit Mary avec amertume. Mais personne ne nous a jamais répondu. Et personne n'est jamais venu nous sauver. Je baissai les yeux vers mes mains. La couleur grise

avait gagné mes poignets. Et mes avant-bras pâlis-
saient progressivement. J'avais des sueurs froides,
et ma tête commençait à tourner. Il fallait absolu-
ment que je retrouve mes esprits et que j' imagine
un moyen de nous sortir de ce pétrin.

- Essayons d'utiliser l'ascenseur, lançai-je à Ben.
- Il ne fonctionne plus, dit Steph.

Ne tenant pas compte de ses paroles, Ben et moi
nous précipitâmes entre les bureaux pour gagner la
niche qui abritait la cabine, au fond de la classe.

- Il n'y a pas de bouton pour l'appeler, nous lança
Mary. Et, en dehors de ce soir, il n'a pas marché
depuis cinquante ans.

J'examinai le mur tout autour de l'appareil, recher-
chant désespérément un bouton d'appel. Ben, quant
à lui, avait glissé ses mains dans l'espace entre les
deux portes et essayait de les écarter.

- Est-ce que quelqu'un a un tournevis ? cria-t-il
par-dessus son épaule.
- Il faut un levier pour ouvrir les portes ! hurlai-je.
Donnez-nous quelque chose. Un couteau, un bâton,
n'importe quoi !
- On a déjà essayé, maugréa Éloïse de sa voix
éraillée. On a tout essayé. Absolument tout !

Me sentant à la fois frustré, en colère et effrayé, je
donnai un violent coup de pied dans les portes métal-
liques. Puis je me laissai retomber contre le mur, le
souffle court. Petit à petit, ma chemise et mes avant-
bras devenaient gris.

- Asseyez-vous avec nous et attendez patiemment,

nous proposa Mary. Vous verrez, ce n'est pas si terrible que ça. Vous aussi, vous vous habituerez...

- Nous habituer ! m'exclamai-je d'une voix stridente. Nous habituer à un monde sans couleur ? À une vie en noir et blanc ? À ne pas pouvoir rentrer chez nous ni aller où on veut ?

Mary baissa la tête tandis que les autres nous regardaient, le visage grave.

- Je n'ai pas l'intention de m'habituer à un tel endroit ! Ben et moi allons réussir à quitter ce lieu ! Je me mis à frotter mes mains comme pour tenter d'effacer ces ombres grises. Ma peau avait sa texture habituelle, mais sa couleur, elle, avait bel et bien disparu. Et le gris gagnait inexorablement du terrain.

- Qu'allons-nous faire ? cria Ben, totalement paniqué.

Au même moment, mes yeux se posèrent sur un recoin sombre de la pièce.

- La fenêtre, m'écriai-je soudain en désignant l'ouverture que je venais de découvrir. Viens, passons par la fenêtre !

- Non, hurla Steph en se ruant vers nous pour nous bloquer le passage. Ne faites pas ça ! Je vous préviens...

- N'allez pas là-bas ! renchérit Eddie.

« Pourquoi essaient-ils de nous arrêter ? pensai-je. Pourquoi veulent-ils nous garder dans cet endroit ? »

- Ne nous empêche pas de sortir, Steph ! lançai-je. Ben contourna le garçon sur la gauche, et moi sur

la droite. Steph réussit à m'attraper, mais je parvins facilement à lui échapper. Je me ruai vers la fenêtre et l'ouvris précipitamment. Derrière nous, les voix des garçons et des filles nous mettaient en garde :

- Ne vous approchez pas des autres !
- Ils sont fous ! Ils sont tous devenus complètement fous !
- Ils vous emmèneront jusqu'à la fosse !

Sans prêter attention à leurs cris et à leurs avertissements, nous enjambâmes le rebord de la fenêtre et sautâmes dans le vide.

Ben tomba brutalement sur le sol tandis que j'atterrissais sur mes pieds. Le ciel au-dessus de nos têtes était d'un noir profond. C'était la nuit. Seules la lune et quelques étoiles, toutes grises, éclairaient faiblement les alentours.

Dans notre dos, les voix de Steph et de ses amis s'élevaient, nous suppliant de faire demi-tour. Sans nous retourner, nous nous enfûmes en courant.

Des nuages de brume s'élevant du sol flottaient autour de nous. Nous traversâmes une rue bordée de petites maisons sombres entourées de pelouses grises. Aucune fenêtre n'était éclairée. Il n'y avait pas âme qui vive.

- Est-ce que c'est Bell Valley ? me demanda soudain Ben. Pourquoi est-ce que je ne reconnais rien ? L'angoisse me fit stopper net. Les questions se bousculaient dans ma tête. « Comment se fait-il que nous découvriions une ville complètement différente de

Bell Valley ? Où sont passés les habitants ? L'endroit est-il abandonné ? Est-ce la réalité ? »

Je repensai aux avertissements de Steph et de ses camarades. Peut-être avions-nous eu tort de les ignorer. Je me tournai vers le collège. J'aperçus la silhouette sombre du bâtiment qui se détachait derrière un épais voile de brouillard grisâtre.

- Regarde, Ben ! dis-je dans un souffle.

- Mais... ce n'est pas notre collège, laissa-t-il échapper en découvrant l'édifice.

La bâtisse carrée d'un seul étage, couverte d'un toit plat, qui se dressait au loin nous était totalement inconnue. Une seule de ses fenêtres, par laquelle filtrait une lumière grise, donnait sur la rue. C'était de là que nous avions sauté pour nous échapper.

- Nous sommes dans un monde différent, murmurai-je, atterré. Différent et pourtant très proche du nôtre.

- Mais, mais..., bégayait Ben.

Les nappes de brouillard s'épaississaient. Elles dissimulèrent bientôt la partie inférieure du collège.

- Il faut continuer notre chemin, dis-je à Ben. Il doit bien y avoir un moyen de sortir de ce monde ! Nous reprîmes notre course. Des maisons sombres, des terrains déserts et des arbres nus aux troncs noirs défilaient devant nos yeux. On n'entendait que le bruit de nos pas qui résonnaient dans les rues sans voitures ni réverbères.

Nous étions comme des ombres. Des ombres se déplaçant au milieu des ténèbres.

« Ne te laisse pas aller à des pensées étranges, Tommy, me sermonnai-je. Concentre-toi et trouve un moyen de fuir cet endroit sinistre. »

La brume s'élevait lentement au-dessus de l'herbe et commençait à se répandre en vagues ondulantes à travers les rues. Bientôt elle nous enveloppa entièrement, et l'épais rideau gris recouvrit les maisons, les arbres, les rues...

Tout à coup, Ben s'arrêta. Entraîné par mon élan, je le percutai.

- Hé ! Tu pourrais prévenir !

- Je n'y vois plus rien, articula-t-il avec peine. Le brouillard...

Il se pencha en avant pour récupérer son souffle, les mains posées sur ses genoux.

- On ne va nulle part, c'est ça ? demandai-je à voix basse. J'ai le sentiment qu'on pourrait continuer à courir éternellement dans ce lieu maudit, sans jamais parvenir à en sortir.

- Attendons que le jour se lève. Demain matin, le brouillard se sera sans doute dissipé et on pourra voir où on va.

- Peut-être..., répondis-je sans y croire.

Je frissonnai. Et si le jour ne se levait pas ? Éloïse n'avait-elle pas dit que le soleil ne brillait jamais dans le Monde gris ?

- Tu veux retourner vers le collègue ? demandai-je à Ben.

J'avais de plus en plus de mal à distinguer mon ami à travers le brouillard.

- Je... je ne pense pas que nous réussirons à le retrouver avec cette brume.

La peur perçait dans sa voix. Je me retournai. Il avait raison. La rue et les arbres avaient entièrement disparu derrière l'épais nuage.

- Essayons de revenir sur nos pas, suggérai-je. Si nous allons toujours par là...

Je pointai mon doigt devant moi, mais le brouillard était si compact que je n'étais même pas certain de désigner la bonne direction. Je ne pouvais m'empêcher de me demander quelles parties de mon corps étaient devenues grises. Je soulevai ma chemise pour tenter d'apercevoir quelque chose. Mais il faisait trop sombre.

- C'était stupide, marmonna Ben. On aurait dû les écouter. Ils essayaient de nous aider, et...

- Il est trop tard pour avoir des regrets. Trouvons une maison où nous attendrons que le jour se lève... en espérant qu'il se lèvera. Ce sera toujours mieux que de rester plantés ici sans rien voir autour de nous.

- Tu veux entrer dans une maison par effraction ? me demanda Ben, inquiet.

- Elles ont toutes l'air d'être vides.

De plus en plus opaque, le brouillard resserrait son étreinte autour de nous. J'attrapai Ben par le bras et nous nous mîmes en route. Incapables de voir où nous mettions les pieds, nous traversâmes prudemment une étendue d'herbe. Nous fîmes six ou sept pas...

Je poussai un hurlement de terreur au moment où quelqu'un me percuta et me projeta sur le sol.

Je roulai sur le dos... et vis un chat noir retomber juste à côté de moi. Il avait sauté d'une branche d'arbre et atterri sur mes épaules. Sa fourrure se hérissa. Sa queue était dressée en l'air. L'animal me regarda fixement de ses yeux gris avant de détalé et de disparaître. Je me relevai en chancelant.

- Tommy, que s'est-il passé ? demanda Ben. Tu m'as fait une peur bleue !

- Tu n'as pas vu le chat ? Il m'a sauté dessus et m'a fait tomber par terre. J'ai cru... j'ai cru...

Les mots ne parvenaient plus à sortir de ma gorge. Je frottai ma nuque endolorie. « Pourquoi ce chat m'a-t-il attaqué ? » me demandai-je. Je n'eus pas le temps de trouver la réponse à cette question. Car, à cet instant, une voix de fille retentit :

- Par ici ! Ils sont là !

La voix d'un garçon, tout proche, lui fit écho :

- Ne les laisse pas partir !

Ben et moi plissions les yeux pour tenter d'apercevoir quelque chose dans le brouillard. Des cris et des bruits de pas parvenaient à nos oreilles, mais nous ne pouvions absolument rien distinguer.

- Par ici ! répéta la fille.

Ne sachant dans quelle direction fuir, Ben et moi piétinions sur place.

- Qui est là ? Qui êtes-vous ? demandai-je.

L'angoisse serrait ma gorge. Ma voix, pareille à un murmure, résonna faiblement dans l'épais écran de brume.

Au même instant, des silhouettes apparurent devant nos yeux. C'étaient des enfants gris comme des ombres. Ils coururent vers nous, s'arrêtèrent net à quelques mètres et nous observèrent. Ils se tenaient raides, l'air surpris, leurs cheveux flottant dans le vent. Je me rapprochai instinctivement de Ben. Nous nous mîmes dos à dos tandis qu'ils formaient lentement un large cercle autour de nous.

- Ils ressemblent à Steph et aux autres ! s'exclama Ben. Ils sont gris comme eux !

« C'est la deuxième partie de la classe disparue ! » me dis-je.

- Qu'est-ce que vous voulez ? leur lançai-je.

Au milieu du brouillard qui s'élevait en volutes, les individus gardaient les yeux rivés sur nous sans prononcer le moindre mot. Soudain, une fille brune se pencha vers un garçon vêtu d'une veste noire et lui parla à l'oreille. Mais le brouillard les enveloppa pendant un instant, et il me sembla qu'ils s'évaporent devant mes yeux.

Le reste du groupe apparaissait, puis disparaissait, au gré des mouvements de la brume. Ils étaient une vingtaine ; ils commencèrent à discuter à voix basse.

- Nous sommes perdus, dis-je, essayant de paraître moins effrayé que je ne l'étais réellement. Pouvez-vous nous aider ?

- Vous avez encore des couleurs, murmura l'une des filles en guise de réponse.

— Couleur, couleur, couleur, répétèrent les silhouettes grises.

- Ce sont les autres élèves de la classe, murmura Ben. Steph et ses amis nous ont parlé d'eux.

Leurs avertissements me revinrent subitement à l'esprit. « Ils sont fous ! Ils sont tous devenus complètement fous ! »

- Pouvez-vous nous aider ? répétais-je.

Occupés à comploter entre eux, ils ne prirent pas la peine de me répondre.

- Virez, virez, s'écria soudain un des garçons.
- Virez, virez, répéta une fille.
- Nous nous sommes perdus, s'exclama Ben, et nous voulons quitter cet endroit !
- Virez, virez ! se mirent-ils à scander en chœur, sourds à nos appels.

Puis ils entamèrent une danse étrange au rythme saccadé. Gardant toujours le cercle fermé, ils firent un pas vers la droite puis levèrent la jambe gauche, donnèrent un petit coup de pied devant eux avant d'effectuer un nouveau grand pas sur la droite.

- Virez, virez ! psalmodiaient-ils.
- S'il vous plaît, arrêtez ! les suppliai-je.

Les silhouettes sombres des danseurs apparaissaient et disparaissaient successivement à travers les nappes de brume. Pendant un court instant, je vis qu'ils se tenaient tous par la main, nous emprisonnant, Ben et moi, dans leur ronde.

- Virez, virez !
- Mais que font-ils ? me demanda Ben à voix basse. Tu penses que c'est un jeu ?
- Je ne crois pas, lui répondis-je, avalant ma salive avec difficulté.

Le brouillard se déplaça à nouveau. Il descendit vers l'herbe, puis se remit à onduler. Je plissai les yeux et regardai les danseurs. Il y avait neuf filles et dix garçons. Leurs regards étaient froids et leurs visages hostiles.

— Virez, virez !

- Arrêtez, hurlai-je. Qu'est-ce que vous faites ?

Dites-nous ce qui se passe !

Mais le chant mystérieux se poursuivait. La ronde se déplaça une fois de plus vers la droite. Les enfants nous fixaient comme pour nous défier.

- Virez, virez ! Virez au gris !

Ils dansaient en rythme dans le brouillard tourbillonnant. Un rythme régulier et effrayant. C'était complètement fou.

Soudain, en observant la ronde sinistre, en écoutant les incantations répétitives, je compris ce que signifiait cette étrange cérémonie. Ils voulaient nous garder dans cet endroit... jusqu'à ce que nous devenions gris comme eux.

- Virez, virez ! Virez au gris !

Ils dansaient autour de nous, tous habillés de vêtements d'une autre époque, répétant inlassablement les mêmes paroles à voix basse. Je me mis soudain à espérer que ce ne soit pas la réalité, mais seulement un vieux film qui défilerait devant mes yeux. Je devais réagir. Je me penchai vers Ben.

- Il faut nous échapper, chuchotai-je. Ils sont dingues ! Ils veulent nous garder ici jusqu'à ce que nous ayons perdu toutes nos couleurs.

Ben acquiesça d'un air grave, les yeux fixés sur le groupe. Mon regard s'arrêta sur ses mains. Elles étaient entièrement grises. Comme les miennes. D'un gris encore plus profond que lorsque nous étions dans la classe.

Il n'y avait pas une minute à perdre !

- Si on parvient à les surprendre, on pourra sans doute briser leur ronde, repris-je. Je vais compter jusqu'à trois. Toi, tu partiras par là, et moi, par ici.

Je lui indiquai discrètement les deux directions.

- Et puis après ? rétorqua Ben.

Je n'avais absolument aucune envie de répondre à cette question.

- Essayons déjà de leur échapper. Je ne pourrai pas supporter ces incantations stupides une minute de plus !

Ben hocha la tête et inspira profondément.

- Un..., commençai-je.

- Virez, virez ! Virez au gris !

Les enfants avait resserré leur cercle. À présent ils étaient bras dessus, bras dessous. Se doutaient-ils de nos intentions ?

- Deux...

Je m'apprêtai à m'élancer. Le brouillard s'était levé. Des petits nuages de brume restaient accrochés près du sol, mais à présent je pouvais apercevoir les maisons sombres derrière la ronde des élèves.

« Si nous réussissons, nous pourrons nous réfugier dans l'un de ces bâtiments », pensai-je.

— Bonne chance, me murmura Ben.

- Trois ! criai-je.

Nous baissâmes la tête et fonçâmes droit devant nous.

J'avais à peine fait quatre pas que ma jambe droite dérapa sur l'herbe glissante. Je sentis un craquement dans ma cheville.

- Aïe ! hurlai-je.

Les incantations cessèrent, laissant place à des cris de surprise. Poser le pied par terre me faisait horriblement mal : je ne pouvais plus fuir. Je me penchai pour frotter mon articulation, tandis que Ben se précipitait sur la ronde en rugissant.

Mais lui non plus n'alla pas loin. Deux garçons le saisirent à bras-le-corps : l'un l'agrippa par les épaules, l'autre par les genoux. Mon ami tomba par terre, puis fut remis sur pied avec fermeté. Un garçon et une fille m'attrapèrent rudement et me poussèrent jusqu'à lui.

- Laissez-nous partir ! implorai-je. Pourquoi voulez-vous nous garder ici ?

Ils s'agglutinèrent autour de nous, l'air tendu, prêts à contrer toute nouvelle tentative d'évasion.

- Virez, virez ! dit une fille aux longues tresses grises.

- J'en ai assez d'entendre ça, criai-je, en colère.

- Virez au gris ! Nous attendons que vous changiez de couleur, ajouta la fille.

- Mais pourquoi ?

- La lune et les étoiles n'ont plus de couleur, répondit-elle.

- Mes rêves n'ont plus de couleur, ajouta tristement un garçon.

Je frottai ma cheville endolorie. La douleur s'atténuait peu à peu.

- Aidez-nous seulement à retrouver le collège, demandai-je.

- Nous avons quitté le collège, s'écria un garçon. Il n'y avait plus de couleurs.

- Nous n'y retournerons jamais, renchérit la fille.

- Plus de collège ! Plus de collège ! Plus de collège ! se mit à scander le groupe.

- Mais il faut absolument que nous y retournions ! dis-je.

- Plus de collège ! Plus de collège ! Plus de collège ! poursuivirent-ils.

- Ça ne sert à rien d'insister, me murmura Ben à l'oreille. Ils sont complètement toqués !

L'air s'était brusquement rafraîchi. Je frissonnai et luttai pour repousser les vagues de terreur qui m'envahissaient progressivement. Les enfants nous tenaient avec fermeté par les épaules. Tout à coup, ils se mirent en route et nous forcèrent à avancer.

- Où nous emmenez-vous ? hurlai-je.

Aucun d'eux ne me répondit.

Ben et moi essayions de nous débattre, sans succès. Ils étaient beaucoup trop nombreux, et beaucoup trop forts. Sous la contrainte, nous entamâmes l'ascension d'une colline sombre. Des volutes de brume s'enroulaient autour de nos pieds tandis que nous grimpons au milieu des hautes herbes mouillées et glissantes.

- Où allons-nous ? insistai-je.

- À la Fosse noire ! s'exclama alors une des filles. Elle approcha sa bouche de mon oreille :

- Tu sauteras, ou faudra-t-il qu'on te pousse ?

- La fosse ? Qu'est-ce que c'est ?

Elle ne répondit pas. Nous nous arrê tâmes en chemin, toujours maintenus par nos gardiens. Par-dessus l'épaule de Benje vis approcher quatre garçons portant de grands seaux. Ils les disposèrent en ligne sur le sol et nous poussèrent vers eux. Une vapeur aux relents aigres s'élevait du liquide sombre et bouillonnant.

Une des filles apporta une pile de gobelets métalliques et en tendit un à un garçon. Il le plongea dans la substance visqueuse et noirâtre, puis le leva jusqu'à ses lèvres, rejeta sa tête en arrière et fit couler dans sa gorge le contenu répugnant. Je n'en croyais pas mes yeux.

- Pas de couleur dans le gobelet ! cria alors un garçon dans l'assistance.

- Bois les ténèbres ! hurla une fille.

- Bois, bois, bois !

Les enfants l'encourageaient et l'applaudissaient.

Ils se mirent en rang, et sous notre regard horrifié, ils remplirent les uns après les autres leurs gobelets du magma noir malodorant et le burent d'un trait.

- Pas de couleur dans notre boisson, pas de couleur dans le gobelet !

- Buvons, buvons l'obscurité !

Je voulais m'enfuir, mais trois garçons me tenaient fermement et je ne pus faire un geste. Le groupe s'amusait et riait à gorge déployée. Soudain, l'un d'eux jeta dans les airs le contenu de son gobelet. Tout le monde l'acclama. Une fille l'imita et aspergea du liquide noir le visage de sa voisine.

- Nous nous recouvrons d'obscurité parce que la lune, les étoiles et la terre ont perdu leurs couleurs, dit l'un des garçons d'une voix puissante.

Une autre fille projeta du magma sur les cheveux d'un garçon assez petit, portant des lunettes. Le produit coula doucement sur son front et ses verres. Il se pencha pour remplir son gobelet, le but et enjeta une partie sur la veste d'une des filles. Tout en rugissant à pleins poumons, ils s'aspergeaient mutuellement ; bientôt, ils ruisselaient tous.

- Pas de couleur dans le gobelet ! Pas de couleur dans la boisson !

Les mains de nos gardiens nous serraient toujours plus fort. Nous fûmes conduits sans ménagement vers le sommet de la colline. Nous nous retrouvâmes bientôt près d'un immense cratère. Il faisait trop sombre pour distinguer quelque chose ; toutefois un bruit sourd, semblable à celui d'un gros bouillon-

nement, parvenait à mes oreilles. Une épaisse fumée flottait autour de nous. Son odeur aigre était si puissante que j'en avais des haut-le-cœur.

- La Fosse noire ! cria quelqu'un. Dans la Fosse noire !

Plusieurs membres du groupe se mirent à applaudir. Ben et moi fûmes poussés tout au bord du cratère.

- Sautez, sautez, sautez, commencèrent-ils à scander. Sautez dans la Fosse noire !

- Pourquoi ? hurlai-je.

- Couvrez-vous de ténèbres, vociféra une des filles. Couvrez-vous-en comme nous !

Ben se tourna vers moi, terrorisé.

- Ce liquide, là... en-bas... Il est en ébullition, bégaya-t-il, les yeux fixés sur le cratère.

- Sautez, sautez, sautez.

Garçons et filles continuaient de remplir des gobelets et de jeter leur contenu sur leurs camarades. Le liquide noir dégoulinait sur leurs visages et leurs vêtements.

- Sautez, sautez, sautez !

Soudain, l'incantation et les rires cessèrent. J'entendis quelques cris. Des mains puissantes me ceinturèrent et me poussèrent avec force dans la fosse enfumée.

Non. Je n'étais pas tombé. Quelqu'un m'avait retenu. Je fis volte-face et découvris un visage familier. Steph !

- Cours ! me cria-t-il. Nous sommes venus pour vous aider !

J'aperçus Mary et Éloïse auprès de Ben.

- Allons-y, cria Steph.

Malgré ma cheville foulée, nous nous mîmes à courir à toutes jambes. Mais nous n'allâmes pas loin : trop surpris pour réagir dans un premier temps, les enfants s'étaient rapidement ressaisis et avaient reformé un cercle autour de nous.

- Nous sommes pris au piège ! m'écriai-je.

Ils avançaient vers nous en silence, leurs visages maculés de liquide noir, leurs vêtements trempés. Mon regard se posa soudain sur un tas de feuilles mortes. Une idée folle me traversa l'esprit. Je glissai ma main dans la poche de mon pantalon.

- Tenez-vous prêts, avertis-je.

Je levai mon briquet au-dessus de ma tête et l'allumai. Au moment où la flamme jaune apparut, les enfants se mirent à pousser des cris et à se cacher les yeux.

J'approchai le feu du tas de feuilles mortes, qui s'embrasa instantanément. Dans un grondement sourd, des flammes orange menaçantes crépitèrent et s'élevèrent vers le ciel.

- C'est trop brillant ! J'ai mal aux yeux ! hurla une fille.

Tous se détournèrent du brasier en poussant des gémissements de douleur.

- Allons-nous-en ! criai-je.

Nous nous mîmes à courir sur l'herbe sombre pendant que derrière nous les enfants criaient et pleuraient, affolés.

- Je ne vois plus rien, je ne peux plus voir !

- Éteignez le feu !

Tandis que Steph et les deux filles nous conduisaient loin de la colline, je regardai en arrière. Couvrant leurs yeux de leurs mains, les enfants cherchaient à fuir et partaient dans toutes les directions. Pas un ne nous pourchassait.

- Nous avons essayé de vous prévenir, dit Mary, hors d'haleine. Mais vous vous êtes enfuis sans vouloir nous écouter.

- Ils ont perdu la tête, ajouta Steph avec amertume. Ils n'ont plus d'espoir. Ils vivent comme des sauvages à présent. Ils ont leurs propres lois, leurs coutumes étranges, ils se recouvrent de cette substance

noire toutes les nuits. C'est... c'est vraiment effrayant.

- C'est pour ça que nous restons à l'intérieur du collège, nous expliqua Éloïse. Nous avons peur d'eux.

Je frissonnai. La lune venait de disparaître derrière les nuages, et l'air était brusquement devenu très glacial.

Soudain, j'entendis des cris déchaînés derrière nous.

- Ils reviennent ! m'écriai-je.

- Il faut se dépêcher ! dit Steph. Suivez-nous.

Ben et moi leur emboîtâmes le pas, tout en restant dans l'ombre épaisse des grandes haies qui bordaient les jardins.

Les cris résonnèrent de nouveau.

- Où nous emmenez-vous ? murmura Ben, à bout de souffle.

- Au collège, répondit Steph.

- Alors... vous allez nous aider à quitter cet endroit ? criai-je. À rejoindre notre propre monde ?

- Non, nous vous l'avons dit, Tommy. Nous ne pouvons rien faire. Mais vous serez plus en sécurité avec nous à l'intérieur du collège.

Courant à toute allure, nous traversâmes des jardins obscurs et des rues désertes. Les branches des arbres dénudés craquaient et gémissaient au-dessus de nos têtes. Les autres sons qui parvenaient à nos oreilles étaient ceux de nos chaussures frappant le sol et de notre respiration saccadée. Les voix de nos poursuivants s'étaient tues. Ils ne devaient pourtant pas être très loin. Toujours à notre recherche...

Je poussai un soupir de soulagement en apercevant le bâtiment abritant le collège. Nous nous faufilâmes à l'intérieur par la fenêtre et nous trouvâmes dans la grande salle de classe. Mona et Eddie nous y attendaient. Je m'assis à un bureau et mis plusieurs minutes à reprendre mon souffle. Quand je levai la tête, j'aperçus la bande de Steph qui nous regardait, Ben et moi, les yeux écarquillés.

- Qu'est-ce qui ne va pas ? demandai-je.

Pendant un long moment ils restèrent sans rien dire.

Puis, finalement, Éloïse rompit le silence.

- Regardez-vous dans le miroir, dit-elle en désignant une grande glace près de la niche de l'ascenseur.

Ben et moi nous dirigeâmes rapidement à l'endroit indiqué. Mon cœur battait à coups redoublés. Une appréhension intense m'avait envahi. Je pris une profonde inspiration et me tournai vers mon reflet.

- Noooooon ! gémit Ben.

Devant nous se tenaient deux personnes toutes grises. C'était Ben et moi.

Mon pantalon et ma chemise avaient perdu leurs couleurs. Comme mes cheveux et mes yeux. J'étais devenu gris.

- Nous sommes comme eux, murmura Ben, tremblant de tous ses membres.

- Non, attends ! Regarde, il nous reste encore un peu de temps !

Je désignai le miroir. Mes oreilles, mes lèvres et mon menton étaient gris, mais mes joues et mon nez avaient encore leurs couleurs.

Ben était dans le même cas.

— Nous sommes désolés, dit Mary en avançant derrière nous. Dans quelques minutes vous serez semblables à nous.

- Non, insistai-je, me détournant du miroir. Je suis

certain qu'il existe une solution. Est-ce que vraiment personne n'a jamais pu s'échapper d'ici ?

La réponse de Steph me figea sur place :

- Si. Il y a maintenant plusieurs semaines, une fille s'est enfuie du Monde gris, dit-il à voix basse. Elle est retournée dans votre monde.

- Comment a-t-elle fait ?

Ben et moi avons crié ensemble.

Ils secouèrent tous la tête d'un air désolé.

- Nous l'ignorons, répondit tristement Éloïse. Elle a simplement disparu. Nous avons attendu qu'elle vienne nous chercher. Quand l'ascenseur est arrivé ce soir, nous pensions que c'était elle qui venait nous sauver.

Greta !

Son visage apparut subitement dans mon esprit.

Bien sûr ! Greta, cette étrange fille aux yeux gris, aux cheveux presque blancs et aux vêtements entièrement noirs ! Greta s'était enfuie du Monde gris. Elle était retournée dans le monde des couleurs. Voilà pourquoi elle était tellement attirée par le rouge à lèvres éclatant de Bethy !

Greta...

Mais pourquoi n'était-elle pas revenue chercher ses amis ? Et, surtout, comment avait-elle fait pour quitter cet endroit ? Mes yeux se posèrent sur la cage d'ascenseur, tout au fond de la pièce.

« Ouvre-toi ! ordonnai-je en silence. Ouvre-toi ! Ouvre-toi immédiatement ! »

Mais, bien sûr, les portes grises restèrent closes. Les

maines enfoncées dans les poches de mon pantalon, je me mis à arpenter la pièce. Je devais faire des efforts surhumains pour ne pas céder à la panique. Ben se laissa tomber sur une chaise.

- C'est impossible ! s'écria-t-il en secouant la tête d'un air désespéré.

- Réfléchis, Tommy, réfléchis, me dis-je à voix haute. Il doit bien y avoir un moyen d'arrêter la progression du gris et de faire revenir la couleur. Concentre-toi !

Mon esprit s'affolait. J'étais trop effrayé pour avoir les idées claires. Mes muscles étaient crispés. Plongé dans mes pensées, je sortis machinalement le briquet en plastique de ma poche. Je le fis tourner fébrilement entre mes doigts. Il m'échappa des mains et tomba par terre. En me penchant pour le ramasser, je constatai qu'il avait perdu sa couleur originale, rouge vif, pour devenir gris. Mais la flamme, elle... Soudain j'eus une idée. Je me redressai et me tournai vers les autres.

- Que se passerait-il si j'éclairais la pièce avec une lumièrejaune provenant de l'autre monde ? Pensez-vous que la couleur- la lumièrejaune- ferait disparaître le gris ?

- Ça n'a pas marché tout à l'heure, me rappela Ben.

- Oui, mais c'était dehors, répondis-je. Que se passerait-il si on approchait la flamme du mur ? Est-ce qu'elle le ferait disparaître pour nous permettre de nous échapper de l'autre côté, du côté des couleurs ? Je n'attendis pas leur réponse et levai le briquet au-

dessus de ma tête. Tous avaient les yeux fixés sur lui.

- Bonne chance, murmura Ben.

Je tentai d'allumer le briquet. Rien ne se passa. Je réessayai. Encore et encore.

Sans succès.

Je jetai le briquet sur le bureau.

- Il ne marche plus ! Je l'ai trop utilisé. Il n'a plus de gaz.

- Non, s'écria Ben. Vas-y, Tommy. S'il te plaît, essaie une dernière fois.

La main tremblante, je ramassai l'objet. Ma gorge était desséchée. C'était une bonne idée, j'en étais persuadé. À condition d'obtenir une flamme.

- Dernière tentative, murmurai-je.

Ma paume était moite et glissante, et le briquet faillit m'échapper une nouvelle fois. Je le serrai plus fort. Levai le pouce. Clic. Clic.

La flamme jaillit enfin.

- OUI ! cria Ben.

Mais son hurlement de joie se transforma en gémissement. La flamme qui sortait du briquet était grise. Elle aussi avait perdu sa couleur. Tout le monde poussa un soupir de désespoir.

- Désolé, marmonnai-je en rangeant le briquet dans ma poche.

Je me tournai vers mon ami.

- Ben, ton visage ! Tes joues ! m'exclamai-je.

- Gris ? demanda-t-il à voix basse, résigné.

Je hochai la tête :

- Ton nez est la seule chose épargnée. Il est encore rose.

- C'est pareil pour toi, m'apprit-il.

Steph et ses amis se tenaient silencieux au milieu de la pièce. Qu'auraient-ils pu dire ? Tout ceci leur était déjà arrivé. Ils vivaient dans un monde en noir et blanc depuis cinquante ans. Et maintenant Ben et moi étions condamnés à faire partie de cet univers lugubre.

Je frottai mon nez. « Combien de temps encore gardera-t-il sa couleur ? me demandai-je. Combien de temps avant que je devienne l'un d'eux ? »

Mes yeux se posèrent sur l'ascenseur. Si seulement nous avions pris les escaliers pour gagner la salle de travaux manuels. Si seulement...

Il était trop tard pour avoir des regrets. Je fixai les portes et, une fois encore, leur ordonnai silencieusement de s'ouvrir. Au même instant, un grondement sourd retentit, m'arrachant un cri de surprise. Tout le monde bondit, les sens en alerte. Le bruit se mua rapidement en une sorte de rugissement.

- Que se passe-t-il ? hurla Ben.

- L'ascenseur ! s'écria Éloïse d'une voix étranglée en désignant la cabine.

Nous traversâmes la pièce à toute allure. Nous n'étions plus qu'à quelques pas... quand les battants s'ouvrirent. Nous nous avançâmes en même temps pour voir qui se trouvait à l'intérieur.

- Greta ! m'écriai-je.

Non. Ce n'était pas Greta. Avec stupéfaction, je découvris Bethy qui se tenait dans la cabine. Elle nous regardait d'un air inquiet. Ses cheveux blonds et sa robe bleue semblaient étinceler. Leur éclat me faisait presque mal aux yeux. Ses lèvres colorées dessinèrent un sourire sur son visage.

- Je vous ai retrouvés ! s'écria-t-elle joyeusement en sortant précipitamment de l'ascenseur.

Elle courut vers Mary et la serra dans ses bras. Puis elle embrassa Éloïse, Steph, Mona et Eddie. Des cris de joie fusaient dans toute la pièce.

- Bethy, tu es revenue !

- Est-ce que tu vas bien ?

- Nous t'avons tellement attendue !

- Attendez ! L'ascenseur ! criai-je. Ne le laissez pas repartir !

Je fis un plongeon désespéré pour essayer de le retenir. Trop tard. Les portes se refermèrent devant moi. Laissant échapper un cri de désespoir, je me

mis à tambouriner de toutes mes forces contre la paroi. Je me retournai vers Bethy. Elle était rouge de confusion :

- Je suis désolée ! J'étais si heureuse de retrouver mes amis que je n'y ai pas pensé !

- Mais... mais..., bégayai-je.

Sous le coup de l'émotion, je me laissai tomber contre le mur. Notre unique chance de salut venait de s'envoler...

La petite bande forma un cercle autour de Bethy. Ils la serraient dans leurs bras, riaient, lui posaient mille questions.

- Tu nous as tellement manqué ! s'écria Éloïse. Nous attendions que tu reviennes pour nous sauver.

- Vous m'avez manqué aussi, leur dit Bethy. J'ai essayé de revenir. Mais jusqu'à ce soir je n'avais pas retrouvé le chemin.

Elle se tourna alors vers Ben et moi.

- Je me suis enfuie d'ici il y a quelques semaines, juste avant la rentrée des classes. Je suis allée dans votre monde. Mais, là-bas, j'ai été obligée de me camoufler.

- Tu veux dire que..., commençai-je.

- Il fallait que j'utilise en permanence du maquillage, pour cacher ma peau toute grise. Je...

- Mais... tes yeux ! Ils sont bleus.

- Des lentilles de contact, expliqua-t-elle tout en laissant échapper un long soupir. Je devais faire tant d'efforts... Il fallait que je sois continuellement vigilante, que j'applique des couches et des couches de

fond de teint et de rouge à lèvres. Personne ne devait découvrir mon secret. Les élèves se moquaient de moi, bien sûr. Mais le plus difficile à supporter était d'être un imposteur, quelqu'un de différent, qui se camoufle sous le maquillage. C'est à ce moment-là que j'ai compris que je ne faisais plus partie de cet univers et qu'à présent ma place était dans le Monde gris.

Bethy soupira à nouveau. La couleur quittait peu à peu son visage, ses mains et ses vêtements.

- Mais je n'arrivais pas à trouver mon chemin pour revenir ici. C'est en partant à votre recherche que j'ai découvert le trou dans le mur condamné. Puis cet ascenseur qui m'a amenée ici, auprès de mes amis.

- Bon retour parmi nous, dit Mary en entourant de son bras les épaules de Bethy.

La couleur de sa robe avait presque disparu maintenant.

- Tu as raison, c'est ici qu'est ta place, approuva Steph.

- Nous n'avons pas arrêté de penser à toi, ajouta Mona. On se demandait comment tu t'en sortais.

- Ce n'est pas une bonne chose d'aller là-bas, répondit Bethy. Je n'ai aucune envie d'y retourner. Ce n'est plus notre monde. Nous ne pouvons pas y vivre. Je ne veux plus faire semblant. Je veux juste rester avec vous et être moi-même.

Elle sortit sa trousse de maquillage de son sac et la jeta sur le bureau devant elle :

- Plus de maquillage, plus de rouge à lèvres, plus de tricherie.

- Mais... et nous dans tout ça ? s'écria Ben. Tommy et moi n'avons plus que quelques secondes avant de devenir entièrement gris !

— Tu... tu vas nous aider à nous échapper d'ici ? A retourner dans notre monde, n'est-ce pas ? l'implorai-je.

Bethy secoua la tête avec tristesse :

- Je suis désolée...

La gorge nouée, je me mis soudain à penser à mon père, à ma belle-mère, à ma maison, à mon chien. « Je ne les reverrai plus, réalisai-je. Et je ne contemplerai plus jamais la moindre couleur. »

- Je suis désolée, répéta Bethy. Désolée de ne pas vous l'avoir expliqué tout de suite.

- Expliqué quoi ? m'écriai-je.

- Je crois que je peux vous faire revenir de l'autre côté.

Elle saisit son tube de rouge à lèvres :

— C'est comme ça que je me suis enfuie. Ce tube était dans mon sac depuis cinquante ans. Je l'ai retrouvé il y a quelques semaines à peine. Je l'avais complètement oublié.

Elle dévissa le bouchon gris et nous montra le bâton. Il était d'un rouge éclatant.

- Quand je l'ai ouvert, je ne sais pas pourquoi, il avait encore toute sa couleur ! Peut-être était-ce parce qu'il était tout neuf et n'avait jamais été utilisé.

C'était... c'était un véritable miracle !

Bethy s'approcha du mur :

- J'étais si excitée de voir du rouge après toutes ces années que j'ai commencé à dessiner sur le mur avec. Et à mon grand étonnement, partout où j'appliquais la couleur un trou se créait dans la paroi !

- C'est incroyable ! s'écria Eddie.

- Le rouge semblait brûler le mur, poursuivit Bethy. J'étais sous le choc. Je ne savais pas quoi faire. J'ai dessiné une fenêtre par laquelle je me suis échappée. J'ai essayé de revenir vous chercher, Steph. Mais le trou s'est refermé aussitôt après que j'ai traversé la paroi. J'ai tracé une fenêtre avec le rouge à lèvres sur l'autre côté du mur. Seulement, dans le monde réel, le rouge à lèvres n'est que du rouge à lèvres. Ça n'a pas marché. Je ne pouvais plus vous rejoindre. Je n'avais aucun moyen de revenir ici pour vous retrouver.

Je lançai un regard à Ben. J'étais horrifié. Il était devenu entièrement gris. Excepté... la pointe de son nez.

- Bethy, dépêche-toi ! la suppliai-je. Dessine une autre fenêtre pour Ben et moi ! Je t'en prie, il ne nous reste plus beaucoup de temps !

Sans prononcer un mot elle se tourna vers le mur. Elle traça rapidement le contour d'une fenêtre rouge puis coloria légèrement l'intérieur.

- Fais vite ! l'implorai-je, tout en la regardant frotter frénétiquement le bâton contre le mur.

Nous ne pouvions en croire nos yeux !

Dès que Bethy eut fini de dessiner la fenêtre, la partie du mur colorée en rouge fit place à une large ouverture. Le chemin de la liberté !

J'attrapai Ben sans ménagement et le poussai vers le trou.

— Allez ! Viens ! Fuyons d'ici !

- Au revoir, Ben... Au revoir, Tommy..., nous lancèrent les autres.

À moitié engagé dans le passage, je les regardai :

- Venez avec nous, leur criai-je. Dépêchez-vous !

- Non, nous ne pouvons pas, répondit tristement Steph. Bethy a raison. Notre vie est ici à présent.

- Souvenez-vous de nous ! pria Bethy, la voix brisée par l'émotion.

Je leur tournai le dos et nous traversâmes le mur. Nous retournions dans l'autre monde, notre monde. Nous nous retrouvâmes instantanément à l'intérieur

du collège. Le rythme de la musique, des cris et des rires parvinrent à nos oreilles.

Le bal !

Fous de joie, Ben et moi nous précipitâmes vers les toilettes des garçons pour nous planter devant les miroirs. Nous restâmes bouche bée en découvrant nos visages. Nous étions si colorés. Du rouge, du bleu, du rose, du jaune !

Nous nous mîmes à hurler de bonheur. Nous ne pouvions plus nous arrêter de crier et de rire. Nous étions enfin redevenus normaux. Nous étions de retour dans le monde. De retour au bal du collège.

Nous fonçâmes vers la porte et fîmes irruption dans le hall, percutant de plein fouet Mme Borden.

- Vous voilà enfin ! s'écria-t-elle. Je vous ai cherchés partout !

Elle attrapa chacun de nous par la main et nous entraîna à travers le hall.

- Madame Borden, il faut qu'on vous dise...

- Plus tard, m'interrompit-elle sèchement.

Elle nous poussa à l'intérieur du gymnase.

- Nous vous avons tous attendus.

- Mais... mais je ne comprends pas ! bégayai-je.

- Vous voulez être sur la photo, n'est-ce pas ?

Les élèves étaient alignés devant les gradins. Le professeur nous conduisit, Ben et moi, vers la première rangée.

- Nous voulons que tous ceux qui ont travaillé à la préparation de cette fête soient sur la photo, déclara Mme Borden.

Puis elle se tourna vers le photographe caché derrière son appareil :

- C'est bon, monsieur Caméléon. Vous pouvez y aller maintenant !

- Monsieur comment ? m'écriai-je. Non ! Attendez ! Attendez !

Un flash éblouissant nous aveugla.

FIN

Chair de poule®

**L'ÉCOLE
HANTÉE**

UN AUTRE MONDE

Quel terrible secret se cache
derrière les murs de la salle
de travaux pratiques ?

D'où sortent ces étranges statues
qui représentent des élèves
mystérieusement disparus ?

Quelles sont ces voix qui appellent
au secours ? Non, Tommy Frazer
ne se doutait pas qu'en venant à l'école
il risquerait sa vie !

À PARTIR DE 9 ANS



TEXTE INTÉGRAL / CODE PRIX : BP 7